

# TOUT BRÛLE SAUF LES DETTES

Alex R.



# **Tout Brûle Sauf les Dettes**

*Par Alex R.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Bilan d'Ouverture	4
Chapitre 2 : La Reine des Ruines	9
Chapitre 3 : Audit de la Fange	15
Chapitre 4 : Le Créancier Vautour	20
Chapitre 5 : L'Anomalie 1929	26
Chapitre 6 : Nantissement Organique	32
Chapitre 7 : L'Escalade des Taux	38
Chapitre 8 : Le Registre Noir	43
Chapitre 9 : Dividende de Sang	49
Chapitre 10 : Défaut de Paiement	55
Chapitre 11 : L'Exhumation	61
Chapitre 12 : Liquidation Forcée	66
Chapitre 13 : Le Sacrifice Comptable	72
Chapitre 14 : Tout Brûle	76
Chapitre 15 : Bilan de Clôture	81

# Chapitre 1

## Bilan d'Ouverture

Quarante et un degrés à l'ombre. À ce niveau de température, l'air n'est plus un gaz, c'est une taxe physique sur l'existence. Elias Thorne sortit du Gulfstream avec la précision d'un métronome. Son costume en lin gris, coupé au millimètre, défiait l'humidité poisseuse de Savannah. Il ne transpirait pas. La sueur est une perte de contrôle, et Thorne ne gérait que des actifs.

Le tarmac de l'aéroport privé vibra sous l'effet de la réverbération. Un chauffeur l'attendait devant une Lincoln noire, moteur tournant pour maintenir la climatisation à seize degrés. Un gaspillage de carburant, mais une nécessité opérationnelle.

— Monsieur Thorne ? Bienvenue en Géorgie.

— Épargnez-moi le protocole, dit Thorne en s'engouffrant dans la cellule réfrigérée du véhicule. Roulez.

La ville défilait derrière les vitres teintées. Savannah ressemblait à un cadavre de luxe, fardé de mousse espagnole et de fer forgé. Pour un touriste, c'était le charme du Sud. Pour Thorne, c'était un cimetière de capitaux dormants. Chaque maison coloniale était une immobilisation irrationnelle, chaque chêne centenaire un obstacle à l'optimisation foncière.

Le dossier Beauregard pesait quatre cents millions de dollars de dettes non garanties. Un gouffre. Une insulte à l'arithmétique.

— L'Hôtel Drayton, annonça le chauffeur.

— Je connais l'adresse.

Thorne descendit devant l'imposante façade de briques rouges. Le lobby sentait le cuir et le privilège suranné. Il ne passa pas par la réception. Son assistante, restée à Londres, avait déjà tout orchestré : clé magnétique encodée, étage privatisé, clause de confidentialité signée par le personnel.

La suite 402 n'était pas une chambre, c'était son nouveau centre de commandement.

Il jeta sa mallette en cuir de selle sur le lit king-size et se dirigea vers la fenêtre. Le manoir Beauregard se dressait à deux pâtés de maisons. Une carcasse blanche, dévorée par l'humidité, dont les colonnes doriques semblaient ployer sous le poids des intérêts composés. De loin, on aurait dit un monument historique. De près, c'était une anomalie comptable. Quatre cents millions envolés dans le sucre, le foncier et les réceptions mondaines.

Thorne ouvrit sa mallette. Il en sortit trois écrans pliables ultra-fins et ses terminaux Bloomberg. Il lui fallut exactement sept minutes pour transformer le bureau en acajou en un bastion de haute finance. Les câbles couraient sur le tapis persan comme des veines noires.

Il connecta le premier terminal. Le flux de données commença à défiler : cours du sucre à la bourse de Chicago, taux de change, courbes de rendement. Le bleu électrique des écrans inonda la pièce, créant une barrière visuelle contre la lumière jaunâtre du crépuscule géorgien.

Il composa un numéro sur son téléphone crypté.

— Parle, dit Thorne.

— Ils savent que tu es là, répondit une voix métallique à l'autre bout. Clémentine Beauregard a déjà appelé trois cabinets d'avocats à Atlanta. Elle cherche un levier.

— Elle n'a pas de levier. Elle a des dettes. Dans mon monde, c'est une laisse, pas une arme.

— Fais attention, Elias. Ce n'est pas Wall Street. Ici, les gens préfèrent enterrer leurs problèmes plutôt que de les restructurer.

— Les chiffres ne s'enterrent pas. Ils hantent.

Thorne raccrocha. Il fixa le manoir. La vieille Clémentine pensait sans doute que son nom et son sang suffiraient à apaiser les créanciers. Erreur de débutante. Le sang est un fluide, les chiffres sont des solides.

Il s'assit devant ses écrans. Ses doigts couraient sur le clavier avec une efficacité chirurgicale. Il commença à dépecer le bilan des Beauregard. Actifs circulants : quasi nuls. Stocks : surévalués de 30 %. Passif exigible : catastrophique.

Soudain, il s'arrêta. Une ligne attira son attention. Une sortie de fonds récurrente, dissimulée sous l'intitulé « Maintenance des terres basses ». Vingt mille dollars par mois, depuis 1924. Ajusté à l'inflation, c'était une fortune. Aucun rapport d'expert n'expliquait à quoi servait cet argent. Pas de factures, pas de prestataires, juste des virements vers un compte fiduciaire opaque.

Thorne ajusta ses lunettes en titane. Un sourire sans joie étira ses lèvres.

— On y est.

Le premier cadavre financier venait de remonter à la surface. Dans ce genre de dossier, l'argent qui disparaît sans laisser de trace ne sert jamais à payer des fleurs. Il sert à acheter le silence.

Il se leva et retourna à la fenêtre. La moiteur de Savannah semblait vouloir s'infiltrer à travers le double vitrage. Dehors, la ville étouffait sous un ciel de plomb. À l'intérieur, Thorne baissa la température de la climatisation à quatorze degrés.

Il n'était pas venu pour sauver l'empire Beauregard. Il était venu pour vérifier que la crémation soit totale. Car dans une faillite de cette ampleur, il n'y a que deux types de

personnes : ceux qui brûlent avec les actifs, et ceux qui tiennent l'allumette.

Thorne vérifia l'heure. 21h00. À New York, la ville ne dormait jamais. Ici, elle semblait attendre que quelqu'un l'achève.

Il reprit sa place devant les écrans. Le terminal Bloomberg afficha une alerte : une tentative de connexion non autorisée sur son serveur privé. Localisation : Savannah.

Le jeu de pouvoir venait de quitter le terrain des tableurs pour celui de l'agression directe. Thorne ne cilla pas. Il ferma l'accès, lança un protocole de contre-traçage et nota l'adresse IP.

— Premier avertissement, murmura-t-il.

Il se servit un verre d'eau glacée, sans glace. La glace fond, elle dilue, elle corrompt la pureté du liquide. Tout comme l'émotion corrompt le jugement.

Il fixa à nouveau le manoir Beauregard dans l'obscurité. Les lumières du premier étage étaient allumées. Clémentine était là, quelque part derrière ces murs moisis, essayant de protéger ses secrets avec des méthodes du siècle dernier. Elle ne comprenait pas encore que Thorne n'était pas un homme. Il était une correction de marché.

Il ouvrit le fichier "Dossier 882 - Liquidation Totale".

La première étape consistait à couper les vivres. Demain, à l'ouverture des banques, les comptes de la famille Beauregard seraient gelés. Pas pour examen, mais pour saisie conservatoire.

Thorne tapa une dernière commande. L'ordre de mission fut envoyé aux serveurs de la Réserve Fédérale et aux banques correspondantes.

— Échec et mat avant même le premier café, Clementine.

Il éteignit les lumières de la suite. Seuls les écrans restèrent allumés, projetant des ombres froides et géométriques sur les murs de la chambre. Dans le silence de la nuit de Savannah, on n'entendait que le ronronnement des ventilateurs de ses processeurs.

Le coût de l'opération était déjà rentabilisé. Le profit, lui, restait à extraire des décombres. Et Elias Thorne était le meilleur mineur de l'industrie.

Il s'allongea sur le lit, tout habillé. Il ne dormait jamais vraiment. Il passait juste en mode veille, attendant que les marchés asiatiques s'ouvrent pour recommencer à détruire ce qui ne méritait plus d'exister.

Dehors, le thermomètre affichait toujours quarante degrés. La canicule ne faisait que commencer. La ruine aussi.

# Chapitre 2

## La Reine des Ruines

La grille en fer forgé du domaine Beauregard n'avait pas été huilée depuis l'administration Reagan. Elle grinça avec l'agonie d'un empire qui refuse de crever en silence. Elias Thorne franchit le seuil, son costume en lin gris défiant l'humidité poisseuse qui transformait l'air de Savannah en soupe tiède. À ses pieds, le gravier craquait comme des os broyés.

Le manoir se dressait devant lui, une carcasse de style néo-grec dévorée par la mousse espagnole. Pour un œil non averti, c'était du patrimoine. Pour Thorne, c'était un passif circulant. Toiture à refaire : deux cent mille dollars. Ravalement : cent cinquante mille. Valeur de revente après saisie : négligeable. Le terrain, en revanche, valait une fortune pour les promoteurs de complexes hôteliers.

La porte s'ouvrit avant qu'il ne lève la main. Un domestique dont l'uniforme datait d'une époque où l'on payait encore en pièces d'or le conduisit vers le grand salon.

L'odeur le frappa à l'entrée. Un mélange écœurant de tubéreuse entêtante et de formol. Le parfum de la mort maquillée.

Clementine Beauregard était assise dans un fauteuil à oreilles, immobile comme une idole païenne. Sa peau avait la texture d'un parchemin trop exposé au soleil, mais ses yeux, deux billes d'obsidienne, vibraient d'une intelligence prédatrice. Sur la table basse, un service à thé en porcelaine de Sèvres. Ébréché.

— Monsieur Thorne. Vous avez la ponctualité d'un huissier et l'allure d'un croquemort. Asseyez-vous.

Thorne ne s'assit pas. Il resta debout, ajustant ses lunettes en titane. Il n'était pas là pour les civilités. Chaque minute passée dans cette pièce coûtait huit cents dollars en honoraires de conseil, facturés directement sur les actifs restants.

— Madame Beauregard. Allons droit au but. Votre passif s'élève à quatre cent douze millions de dollars. Vos actifs liquides sont à zéro. Vos lignes de crédit sont coupées. Techniquement, ce fauteuil ne vous appartient plus depuis ce matin, six heures.

Clementine esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Elle versa le thé. Le liquide était tiède, d'une couleur d'urine de diabétique.

— Le sucre a toujours été une affaire de patience, Monsieur Thorne. Mon grand-père disait que la terre ne ment jamais. Seuls les hommes qui tentent de la compter s'égarent.

— Votre grand-père n'avait pas à répondre à un comité d'audit de la SEC. Les chiffres ne mentent pas non plus. Ils hurlent. Et en ce moment, ils hurlent que la dynastie Beauregard est un cadavre financier.

Il sortit une tablette de sa mallette, fit glisser un graphique de barres rouges sur l'écran et le posa sur la table, à côté de la porcelaine.

— Voici la réalité. Une hémorragie de capital sur trois générations. Des investissements désastreux dans le textile, une gestion féodale des plantations et, plus récemment, une tentative de cavalerie budgétaire qui frise le pénal. Je suis ici pour liquider. Pas pour discuter de la météo ou de votre généalogie.

Clementine porta la tasse à ses lèvres. Ses doigts, chargés de bagues massives dont les pierres semblaient trop lourdes pour ses phalanges, ne tremblaient pas.

— Vous parlez de liquidation comme s'il s'agissait d'une simple soustraction. Vous venez de New York, n'est-ce pas ? Là-bas, vous croyez que tout peut être effacé par une écriture comptable. Un clic, et le monde change de propriétaire.

— C'est ainsi que le monde fonctionne désormais, Madame. Le levier est plus puissant que l'héritage.

— Le levier, murmura-t-elle avec un mépris souverain. Quel mot vulgaire. Ici, nous avons une autre méthode pour équilibrer les comptes. Une tradition de règlement par le sang.

Thorne laissa échapper un rire bref, sec comme un coup de règle.

— Le sang n'est pas une monnaie acceptée par la Réserve Fédérale. À moins que vous n'ayez une réserve d'or cachée sous les planchers, votre insolvabilité est totale. Je vais saisir le domaine, les terres, et jusqu'au dernier bouton de manchette de vos ancêtres.

Clementine reposa sa tasse. Le tintement de la porcelaine résonna dans le silence pesant du salon.

— Vous avez remarqué l'anomalie de 1929, n'est-ce pas ? Et celle de 1973 ? Et 2008 ?

Thorne se figea. Il avait passé la nuit sur les registres. À chaque crise systémique, les Beauegard auraient dû être balayés. À chaque fois, une injection massive de capital, d'origine inconnue, avait sauvé le bilan. Aucun virement bancaire. Aucune trace de prêt. Juste une régularisation soudaine.

— Des investisseurs privés, j'imagine, dit Thorne. Des amis de la famille.

— Des créanciers, rectifia-t-elle. Mais pas le genre que vous fréquentez. Le genre qui comprend que pour que la canne à sucre pousse, il faut plus que de l'engrais. Il faut un

sacrifice.

Elle se leva avec une lenteur calculée. Malgré son âge, elle dégageait une autorité physique qui rendait l'air encore plus lourd. Elle s'approcha d'un immense portrait à l'huile représentant un homme au regard cruel, le patriarche de 1920.

— Vous cherchez quatre cents millions de dollars, Monsieur Thorne. C'est une somme dérisoire face à la dette que nous avons envers cette terre. Les banquiers de Wall Street veulent des chiffres. Moi, je vous offre une sortie de crise.

— Je ne suis pas là pour négocier des arrangements mystiques, Clementine. Je suis là pour les actifs.

— Les actifs sont là, dit-elle en désignant la fenêtre qui donnait sur le bayou, où la brume commençait à ramper entre les cyprès chauves. Ils sont enterrés sous la mousse. Chaque fois qu'un comptable comme vous est venu réclamer son dû, le bilan a été apuré. Physiquement.

Thorne sentit une décharge d'adrénaline. Ce n'était pas de la peur. C'était l'instinct du prédateur qui flaire une proie plus grosse que prévu.

— Vous êtes en train de me menacer de mort ? Dans une pièce qui sent le désinfectant de morgue ? C'est un peu cliché, non ?

Clementine se tourna vers lui. Son sourire s'élargit, révélant des dents trop blanches pour être naturelles.

— Ce n'est pas une menace. C'est une proposition d'embauche. Vous êtes précis, Thorne. Vous êtes froid. Vous n'avez aucune attache, aucun remords. Vous êtes le scalpel idéal. Pourquoi se contenter de liquider une fortune quand on peut gérer la source ?

— La source ?

— Le Registre Noir. Il contient les noms de tous ceux qui ont tenté de saisir ce domaine depuis un siècle. Et il contient surtout la preuve que leurs actifs n'ont pas disparu. Ils ont été... convertis.

Thorne fit un pas vers elle. Le rapport de force venait de basculer. Il n'analysait plus une faillite, il analysait une opportunité de rachat hostile.

— Si ce que vous dites est vrai, vous ne parlez pas de dettes. Vous parlez de blanchiment à l'échelle séculaire.

— Je parle de survie. Les chiffres de votre tablette sont une fiction, Elias. La seule réalité, c'est ce que l'on possède vraiment quand tout brûle. Et ici, tout brûle sauf les dettes.

Elle tendit une main squelettique vers lui.

— Voulez-vous voir les vrais comptes ? Ou préférez-vous finir comme une simple ligne de perte dans mon prochain bilan ?

Thorne regarda la main, puis l'écran de sa tablette qui affichait toujours le rouge sang de l'insolvabilité. Le profit était là, quelque part, caché dans l'ombre de cette femme et de ses ancêtres meurtriers.

Il rangea sa tablette.

— Montrez-moi le Registre. Mais sachez une chose, Clementine : si je trouve une faille dans votre tradition, je vous liquiderai avec la même efficacité que n'importe quelle banque de second rang.

— Je n'en attends pas moins d'un professionnel, répondit-elle.

Elle se dirigea vers une bibliothèque massive et actionna un mécanisme dissimulé. Un pan de mur pivota, libérant une bouffée d'air encore plus chargé de formol.

Thorne s'engagea dans l'obscurité. Le coût d'opportunité venait d'exploser. Le risque était total. Le gain potentiel, incalculable.

C'était le genre de transaction qu'il préférait.

# Chapitre 3

## Audit de la Fange

L'escalier de pierre s'enfonçait dans les entrailles du manoir comme une gorge de calcaire déglutissant ses derniers secrets. Thorne sentait l'humidité saturer son costume en lin. À six cents dollars le pressing, la facture montait à chaque marche. L'air était une masse solide, un mélange de vase, de papier décomposé et de quelque chose de plus âcre, une pointe métallique de sang séché depuis un siècle.

Clementine Beauregard descendait devant lui, une silhouette d'araignée dans la pénombre, sa canne frappant le sol avec une régularité de métronome. Elle ne haletait pas. Elle était chez elle dans cette atmosphère de tombeau.

— L'humidité est le meilleur coffre-fort du monde, Elias, lâcha-t-elle sans se retourner. Les coffres de banque brûlent. Les serveurs informatiques grillent. Mais la boue de Savannah ? Elle garde tout. Elle digère, mais elle ne rend rien.

Ils atteignirent le sous-sol. Thorne fit glisser l'interrupteur de sa lampe torche. Le faisceau balaya une pièce voûtée où l'eau stagnait à hauteur de cheville. Des étagères en fer forgé, rongées par la rouille, soutenaient des centaines de registres reliés en cuir de porc. Certains étaient gonflés par l'eau, leurs couvertures distendues comme des ventres de noyés.

Thorne avança, ignorant l'eau qui s'infiltrait dans ses mocassins sur mesure. Le coût du dommage matériel était déjà intégré à son calcul de risque. Il s'arrêta devant une étagère marquée d'une plaque de cuivre ternie : \*1920-1930\*.

— Le Grand Krach, murmura Thorne. Votre empire aurait dû s'effondrer en octobre

29. Vous aviez un levier de dix pour un sur le sucre de Cuba. Wall Street vous tenait à la gorge.

— Regardez le livre, Elias. Ne vous contentez pas de l’histoire officielle. L’histoire est écrite par les survivants, mais la comptabilité est écrite par les vainqueurs.

Thorne saisit le registre. Le cuir était poisseux. Il l’ouvrit avec la précision d’un légiste pratiquant une autopsie. L’odeur de putréfaction monta d’un cran, une effluve de caveau mal fermé. L’encre ferrique avait bavé, créant des traînées sombres sur le papier jauni, mais les chiffres restaient lisibles. Des colonnes de débits, des millions de dollars de l’époque, une dette colossale envers la JP Morgan et la Chase National Bank.

Puis, la page de novembre 1929.

Thorne fronça les sourcils. Ses yeux scannèrent les lignes à une vitesse de processeur. Son cerveau cherchait la contrepartie, le virement, le transfert d’or, la vente d’actifs. Rien.

— C’est impossible, dit-il, la voix blanche.

— Qu’est-ce qui est impossible pour un homme qui ne croit qu’aux tableurs Excel ? raila Clementine.

— Quarante-deux millions de dollars de passif. Annulés en une nuit. Sans flux monétaire sortant. Sans dation en paiement. La dette est simplement... barrée.

Il pointa une ligne. Une mention manuscrite en marge, d’une écriture fine et cruelle :  
\*« Créance éteinte par retour à la terre. »\*

— Qui était le signataire pour la banque ? demanda Thorne.

— Un certain Arthur Sterling. Il est venu ici pour saisir le domaine. Il n'est jamais reparti. Le lendemain, la banque recevait une lettre de démission manuscrite et les titres de créance originaux, brûlés aux quatre coins. La dette n'existait plus car le créancier n'avait plus de voix pour la réclamer.

Thorne tourna les pages. 1973, le choc pétrolier. 1987, le Lundi Noir. 2008, la crise des subprimes. À chaque fois, le même schéma. Une exposition massive au risque, une faillite imminente, et soudain, un effacement total. Pas de restructuration. Pas de renflouement public. Juste un silence comptable.

Il braqua sa lampe vers le fond de la cave. Dans l'obscurité, au-delà des étagères, il aperçut des formes irrégulières émergeant de l'eau saumâtre. Des dalles de pierre, sans nom, alignées avec une précision bureaucratique.

— Vous n'avez pas de service juridique, Clementine. Vous avez un cimetière privé.

— Le droit des affaires est une fiction, Elias. Le seul contrat qui tienne, c'est celui que l'on signe avec la biologie. Un mort ne peut pas encaisser de chèque. Un mort ne peut pas témoigner devant une commission de régulation. Un mort est un actif à valeur zéro qui stabilise n'importe quel bilan.

Thorne sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Son analyse de rentabilité venait de basculer. Il n'était plus en train d'auditer une entreprise, il inspectait un abattoir financier.

— Vous m'avez fait descendre ici pour me montrer votre levier, n'est-ce pas ? Pour me dire que je suis le prochain Sterling.

Clementine s'approcha, son visage sculpté par les ombres de la lampe. Elle posa une main sur le registre, ses doigts ressemblant à des serres.

— Au contraire, Elias. Je vous ai fait descendre ici parce que vous êtes le premier, en un siècle, à avoir compris le mécanisme sans que j’aye à vous l’expliquer. Vous avez le regard de ceux qui savent que l’argent n’est qu’une illusion de pouvoir. Le vrai pouvoir, c’est la capacité d’annuler l’autre.

Elle désigna les registres récents, ceux de 2024. Le dossier Beauregard que Thorne tenait dans sa sacoche en haut.

— La dette actuelle est de 400 millions. Les banques de New York envoient des drones et des avocats parisiens. Ils veulent ma terre. Ils veulent le sucre. Mais ils ne comprennent pas que le sucre se nourrit de ce qu’on enterre dessous.

Thorne referma le registre de 1920. Le bruit fit l’effet d’un coup de feu dans la cave.

— Vous voulez que je liquide la dette, dit Thorne. Pas avec des actifs, mais avec des disparitions.

— Je veux que vous fassiez ce que vous faites de mieux, Elias. Équilibrer les comptes. La méthode vous appartient. Mais regardez autour de vous. Cette cave est grande. Il reste beaucoup de place pour de nouveaux registres. Et pour ceux qui les portent.

Thorne analysa ses options.

Option A : Sortir, appeler le FBI, finir dans un pilier de pont avant le lever du soleil. Perte totale.

Option B : Accepter le mandat. Devenir l’architecte de cette nécro-finance. Gain potentiel : le contrôle total de l’empire Beauregard et l’effacement de son propre passé de trader maudit.

Il ajusta ses lunettes. Le cynisme reprit le dessus, froid et tranchant comme une lame

de rasoir.

— Votre taux de rendement sur ces "extinctions de créances" est impressionnant, Clementine. Mais la logistique est archaïque. On ne fait plus disparaître les gens dans le bayou en 2024. On les détruit socialement, on efface leur existence numérique, on les pousse au suicide professionnel. C'est plus propre, et le fisc ne pose pas de questions sur les cadavres.

Un sourire carnassier étira les lèvres de la vieille femme.

— Je savais que vous étiez un moderniste.

— Je suis un pragmatique. Si je dois être votre liquidateur, je veux 15 % des dettes annulées en honoraires de gestion. Placés sur un compte offshore non traçable.

— 10 %, et je vous donne les clés du registre noir.

— 12 %, et je m'occupe personnellement du représentant de la Goldman Sachs qui arrive demain par le vol de 9 heures.

Clementine tendit sa main parcheminée. Thorne la serra. La peau était glacée, sans aucune pulsation perceptible.

— Bienvenue dans la famille, Elias. Faites attention où vous marchez en sortant. L'eau monte, et le fond est glissant.

Thorne remonta l'escalier, laissant derrière lui l'odeur de la fange. Il ne pensait plus à l'humidité ou à ses chaussures gâchées. Il calculait déjà le coût d'élimination du banquier de demain. Dans son esprit, le rouge du bilan commençait déjà à virer au noir. Un noir profond, comme la terre de Géorgie.

# Chapitre 4

## Le Créancier Vautour

Le grondement d'un moteur V8 déchira le silence poisseux du domaine Beauregard avant même que la poussière du chemin n'ait eu le temps de retomber. Une Cadillac Escalade noire, blindée, l'arrogance sur quatre roues, s'immobilisa en travers de l'allée principale, écrasant les racines centenaires des chênes.

Julian « Jax » Vance en sortit comme on s'extrait d'une carlingue en feu : avec une urgence frénétique.

Elias Thorne l'attendait sur le perron, les mains croisées dans le dos, son costume en lin gris défiant les 41 degrés et l'humidité qui transformait l'air en soupe tiède. Il n'avait pas une goutte de sueur sur le front. Jax, lui, était déjà trempé. Son blazer en soie italienne collait à ses omoplates, et une tache de transpiration sombre s'élargissait sous ses aisselles, trahissant une défaillance thermique et nerveuse.

— Thorne. On arrête les frais, éructa Jax en gravissant les marches. Je veux les titres de propriété. Maintenant.

Il ne saluait pas. Il n'avait pas le temps pour les civilités. Dans le monde de Jax, le temps était une commodité qu'il n'avait plus les moyens d'acheter.

— Bonjour, Julian. La ponctualité est la politesse des rois, mais l'agression est l'aveu des faibles. Entrez, le salon est presque frais.

— Je n'entre pas dans ce tombeau, cracha Jax. Je veux les actifs immobiliers. Les 12 000 hectares de canne à sucre, les entrepôts du port, et les droits de tirage sur l'eau. Je

sais que la vieille sorcière a signé. Donne-moi les documents de saisie.

Elias ajusta ses lunettes en titane. Il scannait Vance comme un tableur Excel scanne une colonne de pertes sèches. Les pupilles dilatées. Le tic nerveux à la commissure des lèvres. L'odeur de la sueur grasse, celle qui vient de l'adrénaline pure, pas de l'effort physique. Jax n'était pas là pour recouvrer une dette pour le compte de ses clients. Il était là pour sa propre survie.

— Le dossier Beauregard est en cours de restructuration, Julian. La loi sur les faillites est claire : je suis le seul habilité à liquider les actifs. Vous êtes un créancier parmi d'autres. Un vautour dans une file d'attente.

— Je ne suis pas dans une file d'attente ! rugit Jax. Vance Capital détient 40 % de la dette senior. J'ai un privilège de premier rang. Si je ne sors pas 150 millions de dollars de collatéral d'ici la clôture de Wall Street, je suis mort.

Elias laissa un silence s'installer, seulement troublé par le bourdonnement des cigales.

— Pourquoi une telle urgence, Julian ? Le fonds Vance Capital est censé avoir une réserve de liquidités de 22 %. À moins que...

— À moins que rien du tout. Donne-moi ces titres.

— À moins que les 22 % ne soient que des écritures comptables circulaires, reprit Elias d'une voix monocorde, presque douce. J'ai jeté un œil à vos derniers rapports trimestriels avant de venir. Vos rendements sont trop constants. 1,2 % de croissance mensuelle, peu importe les fluctuations du marché. C'est statistiquement impossible. Sauf si vous payez les anciens investisseurs avec l'argent des nouveaux.

Le visage de Jax passa du rouge brique au gris cendre. La sueur sembla se figer sur sa peau.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Thorne.

— Je parle d'une pyramide de Ponzi, Julian. Une belle, haute, fragile construction de verre. Et je parie que les premiers investisseurs commencent à demander leurs retraits. Le fonds de pension des pompiers de Chicago ? Ou peut-être le cartel de l'immobilier de Miami ? Qui est à vos trousses pour que vous veniez ici, en Géorgie, essayer de voler des terres qui appartiennent à une femme qui enterre ses problèmes dans le bayou depuis un siècle ?

Jax s'approcha, réduisant l'espace vital. Il empestait le café froid et la panique.

— Écoute-moi bien, le Scalpel. Si je coule, j'entraîne la moitié de la place avec moi. Et je commencerai par toi. Je sais que tu as un compte aux Caïmans qui n'a jamais été déclaré au fisc. Signe ces putains de transferts d'actifs. On dit que c'est une saisie conservatoire. Je les revends en bloc à un groupe chinois demain matin, et on partage la commission de sortie.

Elias regarda la main de Jax, qui tremblait légèrement sur la rambarde en fer forgé.

— Votre levier est nul, Julian. Vous me proposez de devenir complice d'une fraude massive pour sauver un cadavre financier. Analysons le rapport risque/bénéfice. Gain potentiel : quelques millions de dollars sales. Perte potentielle : ma licence, ma liberté, et probablement ma vie quand vos créanciers réaliseront que j'ai aidé à vider les caisses. Le calcul est vite fait.

— Tu n'as pas le choix !

— J'ai toujours le choix. C'est ma seule fonction.

Elias fit un pas de côté, ouvrant la voie vers l'intérieur du manoir. Dans l'ombre du

hall, la silhouette de Clementine Beauregard apparut, immobile, tel un spectre de dentelle noire. Elle observait la scène avec un mépris souverain.

— Madame Beauregard, voici Monsieur Vance, dit Elias sans se retourner. Il vient nous expliquer que son empire est aussi vide que les comptes de votre famille.

Jax se figea en voyant la vieille femme. Elle ne pesait pas quarante kilos, mais elle dégageait une autorité que l'argent ne pouvait pas acheter.

— Monsieur Vance, dit-elle d'une voix qui grinçait comme une porte de cave. Vous transpirez sur mon perron. C'est inélégant.

— Clementine... je... nous avons des accords de financement.

— Nous avons des dettes, Monsieur Vance. Les dettes sont des promesses. Et dans cette maison, nous savons comment traiter les promesses non tenues. Elias, cet homme est-il utile à notre... restructuration ?

Thorne ajusta ses lunettes. Il visualisa le bilan de Vance Capital s'effondrant comme un château de cartes.

— En tant qu'actif, non. En tant que passif, il est encombrant. Mais en tant que fusible... il a une certaine valeur. Si Vance Capital dépose le bilan demain, cela créera une onde de choc qui détournera l'attention de la SEC de vos propres anomalies comptables pendant au moins six mois. Le chaos est une excellente couverture pour un audit.

Jax comprit enfin. Il n'était pas venu pour saisir. Il était venu pour être sacrifié.

— Vous ne pouvez pas faire ça, bégaya Jax. Je vais tout balancer. Les comptes offshore, le registre noir, tout !

Elias s'approcha de lui, si près que Jax pouvait voir son propre reflet terrifié dans les verres du liquidateur.

— Julian, regardez autour de vous. Nous sommes à soixante kilomètres de la première ville, au milieu d'un marais qui a englouti des armées entières. Vous êtes venu seul, dans une voiture équipée d'un GPS que je peux désactiver à distance. Si vous partez maintenant, vous avez une chance d'atteindre l'aéroport et de disparaître avant que vos investisseurs ne réalisent que les coffres sont vides. Si vous restez pour menacer Madame Beauregard, vous ne dépasserez pas le premier virage.

— C'est une menace ?

— C'est une analyse de probabilités, répondit Elias. La probabilité que vous sortiez vivant de cette propriété si vous continuez à crier est de 0,4 %. La probabilité que vous fuyiez comme un lâche est de 99,6 %. Je parie sur votre instinct de survie.

Jax regarda Elias, puis la vieille femme dans l'ombre, puis la forêt de mousse espagnole qui semblait se refermer sur lui. La chaleur devint insupportable. Il recula d'un pas, puis deux.

— Vous êtes des psychopathes, lâcha-t-il dans un souffle.

— Non, Julian. Nous sommes des comptables, répliqua Elias. Nous remettons les compteurs à zéro.

Jax fit demi-tour, manqua de trébucher, et remonta dans sa Cadillac. Le moteur hurla, les pneus projetèrent des graviers contre les colonnes du manoir, et le véhicule disparut dans un nuage de poussière étouffant.

Elias Thorne sortit un mouchoir en soie de sa poche et essuya une trace de poussière

sur sa manche.

— Il va appeler ses avocats, dit Clementine depuis l'ombre.

— Ses avocats ne répondent plus aux appels des hommes dont les comptes sont gelés, répondit Elias. D'ici ce soir, Vance Capital sera une carcasse que les régulateurs dévoreront. Nous venons de gagner six mois de tranquillité.

— À quel prix, Elias ?

Thorne se tourna vers la Reine des Ruines. Son regard était aussi froid que le marbre du hall.

— Le prix d'un homme qui ne servait plus à rien. C'est la définition même d'une bonne affaire. Maintenant, montrez-moi la suite du registre. Nous avons 400 millions de dollars à faire disparaître, et le soleil commence à baisser.

Clementine esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. Elle fit signe au liquidateur de la suivre dans les profondeurs du manoir. Elias Thorne emboîta le pas, calculant déjà l'étape suivante. Dans le grand livre de la vie, il n'y avait pas d'amis, pas d'ennemis. Il n'y avait que des colonnes. Et il s'assurerait que la sienne reste toujours en équilibre, quel que soit le nombre de cadavres nécessaires pour lester la balance.

# Chapitre 5

## L'Anomalie 1929

La sueur ne coulait pas sur le visage d'Elias Thorne. Elle stagnait, formant une pellicule huileuse qui rendait le contact du titane de ses lunettes glissant. Dans la bibliothèque des Beauregard, l'air avait la consistance d'une soupe fétide. 41 degrés à l'extérieur. À l'intérieur, le poids des siècles et des secrets ajoutait une pression atmosphérique que seul un expert en faillites pouvait quantifier.

Elias avait étalé son MacBook Pro sur une table en acajou dont le vernis s'écaillait comme une vieille peau. À gauche, l'écran : une matrice Excel affichant les flux de capitaux de la dynastie sur cent ans. À droite, le Registre Noir : un volume relié en cuir de veau, dont les pages exhalaient une odeur de tabac froid et de décomposition.

Il ne cherchait pas des chiffres. Il cherchait des coïncidences. En finance, une coïncidence est soit une erreur de saisie, soit un crime.

— Octobre 1929, murmura-t-il.

Ses doigts volèrent sur le clavier. Il interrogeait une base de données numérisée des archives municipales de Savannah, croisée avec les registres de la Lloyd's de Londres.

Le bilan des Beauregard au 23 octobre 1929 affichait un passif abyssal : 2,4 millions de dollars de l'époque. Une dette contractée auprès d'un syndicat de banquiers new-yorkais pour mécaniser la récolte de canne. Le 24 octobre, le Jeudi Noir balayait Wall Street. Le 25 octobre, la dette des Beauregard tombait à zéro.

Zéro. Sans aucun transfert de fonds sortant. Sans vente d'actifs. Une évaporation pure et simple.

— Un miracle comptable, grinça Thorne. Ou une exécution.

Il ouvrit un troisième onglet : les avis de décès et les rapports de disparition de la police de Savannah pour la dernière semaine d'octobre 1929. Il fit défiler les noms. Son algorithme de recherche sémantique s'arrêta sur une liste de douze passagers arrivés par le train de nuit en provenance de Penn Station.

\*Arthur Sterling. Marcus Goldman fils. Silas Vance. Julian Thorne – non, aucun lien de parenté.\*

Douze noms. Douze cadres de la Chase National Bank et de la Guaranty Trust. Officiellement venus pour "négocier la restructuration de la dette foncière du Sud".

Officieusement, ils n'étaient jamais repartis.

Le rapport de police classé sans suite mentionnait une "excursion de plaisance dans le bayou de l'Ogeechee" qui aurait mal tourné. Un bateau à vapeur retrouvé retourné. Aucun corps. Les alligators et la vase avaient fait office de broyeuses de documents.

— Douze créanciers, douze zéros, analysa Elias. Le ratio de conversion est excellent.

Un froissement de soie derrière lui. Clementine Beauregard se tenait dans l'ombre de la double porte, un verre de thé glacé à la main. Les glaçons ne tintaient pas. Elle ne tremblait jamais.

— Vous avez le regard d'un homme qui vient de découvrir que la terre est ronde, Elias. C'est une sensation décevante, n'est-ce pas ?

Thorne ne se retourna pas. Il fixa l'écran où les courbes de mortalité et de solvabilité s'épousaient avec une précision chirurgicale.

— En 1929, votre grand-père a liquidé ses dettes en liquidant les hommes qui les détenaient. Ce n'est pas de la gestion de patrimoine, Clementine. C'est de la prédation.

La vieille femme s'avança, son parfum de tubéreuse luttant contre l'odeur de moisi. Elle posa une main squelettique sur le bord de la table.

— Le capitalisme est une religion de sang, Elias. Vous le savez mieux que quiconque. Vous passez vos journées à démembrer des entreprises, à jeter des milliers de familles à la rue pour sauver trois points de dividende. Quelle est la différence ? Mon grand-père a simplement supprimé les intermédiaires. Il a protégé la terre.

— La terre ne vaut rien si elle est bâtie sur un cimetière de banquiers, répliqua Thorne en pivotant sur sa chaise. Le fisc ne reconnaît pas le sacrifice humain comme une déduction fiscale valable.

Clementine esqua un sourire qui ressemblait à une cicatrice.

— Le fisc n'existe que parce que nous lui permettons d'exister. Regardez bien ces registres. 1973, le choc pétrolier. 1987, le lundi noir. 2008, la crise des subprimes. À chaque fois, la famille Beauregard s'en sort indemne. À chaque fois, des hommes de votre espèce viennent ici avec des mallettes et des intentions de saisie. Et à chaque fois, le bayou finit par équilibrer les comptes.

Elias sentit une goutte de sueur, une vraie cette fois, glisser le long de sa colonne vertébrale. Il analysa la situation en termes de risques et profits.

Levier de Clementine : la connaissance du terrain, une impunité séculaire, une absence totale de morale.

Levier de Thorne : les données. S'il transmettait ces fichiers au serveur distant de son cabinet maintenant, il devenait intouchable. Ou une cible prioritaire.

— Vous me menacez ? demanda-t-il d'une voix monocorde.

— Je vous éduque. Vous êtes venu ici pour liquider nos actifs. Mais vous ne comprenez pas que l'actif principal de cette famille, c'est sa capacité à ne jamais payer le prix fort en argent.

Thorne pointa son écran.

— 400 millions de dollars. C'est le trou actuel. Wall Street n'est plus une bande de gentlemen en chapeau haut-de-forme qu'on peut noyer dans un marais. Ce sont des algorithmes, Clementine. On ne tue pas un algorithme avec un fusil de chasse ou un accident de bateau.

— Non, admit-elle en s'approchant de lui. Mais les algorithmes ont des architectes. Et les architectes ont des corps. Des corps qui ont besoin d'oxygène.

Elle se pencha sur lui. Ses yeux étaient deux puits de pétrole brut.

— Vous avez trouvé l'anomalie de 1929, Elias. C'est bien. Cela prouve que vous êtes l'homme de la situation. Vous ne travaillez plus pour vos banquiers de New York. Vous travaillez pour moi. Vous allez utiliser votre génie comptable pour masquer ces 400 millions dans les méandres de vos structures offshore. Vous allez faire pour nous ce que le bayou faisait pour mon grand-père.

— Et si je refuse ? Si je préfère la faillite ordonnée ?

Clementine caressa le cuir du Registre Noir.

— Alors vous deviendrez l’anomalie de l’exercice comptable en cours. Un passif à régulariser. Un nom de plus dans la colonne des pertes et profits.

Thorne resta silencieux. Son cerveau tournait à plein régime, évaluant les options. Il n’y avait pas de morale ici, seulement une question de survie financière. Trahir ses clients pour une meurtrière septuagénaire ou mourir pour les intérêts d’une banque qui l’oublierait avant la clôture des marchés.

Le choix était statistiquement évident.

— Je vais avoir besoin d’un accès total à vos comptes suisses, dit-il en refermant son ordinateur d’un coup sec. Et d’une liste des noms des auditeurs qui ont déjà commencé à poser des questions.

Clementine se redressa, satisfaite.

— Le pragmatisme est la seule vertu que je respecte, Elias.

— Ce n’est pas de la vertu, Clementine. C’est de l’optimisation fiscale.

Il se leva, ajusta sa veste en lin. Il sentait déjà le poids du bayou l’appeler. Dans ce jeu, il n’y avait pas de sortie de secours, seulement des restructurations. Et Elias Thorne venait de comprendre que pour ne pas être liquidé, il devait devenir le liquideur en chef de la lignée.

Il ramassa son matériel. En sortant de la pièce, il ne regarda pas les portraits des ancêtres Beauregard. Il savait déjà qu’ils n’avaient pas d’yeux, seulement des fentes pour glisser des pièces d’or.

— Une dernière chose, lança-t-il sans se retourner.

— Oui ?

— En 1929, ils étaient douze. Pour 400 millions, il va falloir beaucoup plus de place dans votre marais.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, Elias. Le bayou a un appétit insatiable pour la dette.

Il franchit le seuil. La chaleur l'agressa comme une insulte physique. Le bilan était simple : il était vivant, mais il appartenait désormais au passif d'une famille qui ne remboursait jamais ses dettes en numéraire.

Le jeu de massacre pouvait commencer.

# Chapitre 6

## Nantissement Organique

La barque à fond plat glissait sur l'eau noire comme un stylo bille sur un contrat de faillite. Pas de remous. Pas de bruit, hormis le bourdonnement électrique des insectes qui facturaient leur présence en piqûres d'adrénaline. À la poupe, Clementine Beauregard maniait la perche avec une économie de mouvement qui aurait fait pleurer de joie un consultant en efficacité opérationnelle.

Elias Thorne ajusta ses lunettes. La buée était une taxe sur la vision. Il détestait les taxes.

— Vous m'emmenez voir les stocks, Clementine ? Ou c'est ici que vous déposez le bilan ?

La vieille femme ne se retourna pas. Son dos, droit comme une obligation d'État à taux fixe, défiait l'humidité qui transformait le costume en lin d'Elias en une seconde peau spongieuse.

— Le bilan est une fiction pour les gens qui ont peur du vide, Elias. Ici, nous traitons la réalité. La canne à sucre n'est qu'une façade. Un produit d'appel pour le fisc. Le vrai business des Beauregard, c'est l'oubli.

Elle pointa la perche vers une étendue de lentilles d'eau stagnante, un tapis vert acide qui étouffait la surface. Sous cette couche, l'eau n'était pas profonde, mais elle était dense. Chargée de sédiments, de racines et de secrets non provisionnés.

— Regardez bien ces eaux, reprit-elle. En 1929, quand Wall Street a sauté par la

fenêtre, trois directeurs de banques new-yorkaises sont venus ici pour chercher une bouée de sauvetage. Ils ont trouvé un ancrage. Définitif. Leurs dettes ont disparu avec eux.

Thorne sortit son carnet. Il ne notait pas de noms, seulement des chiffres.

— Trois banquiers. À l'indice de l'époque, ça fait cher le mètre carré de vase. Quel était le levier ?

— La terre, Elias. La terre ne demande pas d'intérêts. Elle absorbe. Elle digère. Elle transforme le passif toxique en engrais. Vous voyez ces cyprès ? Ils sont vigoureux parce qu'ils poussent sur les erreurs de jugement de vos prédécesseurs.

Elias observa les arbres. Leurs racines aériennes ressemblaient à des doigts décharnés sortant de l'eau pour réclamer un paiement. Il analysa la situation : il était seul, au milieu d'un marais sans nom, avec une femme de soixante-dix ans qui parlait de meurtre comme d'une stratégie d'amortissement. Le risque était maximal. La prime de risque, en revanche, restait à définir.

— 400 millions de dollars, Clementine. On ne noie pas une telle somme dans une mare aux canards. Les banques modernes ont des algorithmes. Elles ne cherchent pas des corps, elles cherchent des flux. Si le flux s'arrête, elles saisissent.

Clementine laissa la barque dériver vers une souche calcinée. Elle se tourna enfin vers lui. Ses yeux étaient deux fentes de quartz, froides, sans aucune trace d'empathie. Une pure machine à calculer.

— Les algorithmes sont programmés par des hommes qui ont des dettes personnelles, Elias. Des vices. Des enfants illégitimes. Des comptes cachés aux Bahamas que nous avons nous-mêmes ouverts pour eux en 1994. Le "Bayou Sans Retour" n'est pas qu'un lieu physique. C'est un réseau de nantissement organique. Chaque fois qu'une crise menace l'empire, nous offrons un sacrifice au système. Pas à Dieu. Au Système.

— Un "sacrifice" ? Soyez précise. On parle de restructuration de dette ou d'épuration de fichiers ?

— Les deux. Un homme qui disparaît, c'est une signature qui s'efface. Une créance qui devient irrécouvrable. Et une créance irrécouvrable finit par être rayée des livres. C'est la forme la plus pure de la dépréciation d'actifs.

Elias sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas la chaleur. C'était l'excitation technique. Il comprenait enfin la structure de l'arnaque. Les Beauregard n'étaient pas des agriculteurs. C'étaient des processeurs de déchets financiers. Ils servaient de zone de transit pour l'argent sale de la côte Est depuis un siècle, utilisant le bayou comme un incinérateur biologique.

— En 2008, dit-il, la banque Lehman a chuté. Vous aviez des billes chez eux.

— Nous avons leurs dossiers de fraude sur les subprimes, corrigea-t-elle. Le vice-président de la branche "Risques" est venu nous voir. Il pensait pouvoir racheter son silence avec les terres de sa famille en Virginie.

— Et ?

Clementine désigna un cercle de bulles gazeuses qui remontaient à la surface, à quelques mètres de la barque.

— Il est là-dessous. Il a servi de collatéral pour maintenir notre ligne de crédit ouverte auprès de Goldman. La terre a accepté le dépôt. Le dossier a brûlé dans un incendie "accidentel" à Manhattan trois jours plus tard. Gain net : 85 millions. Perte humaine : un bureaucrate médiocre. Le ratio était excellent.

Elias se pencha sur le bord. L'eau était opaque. Il imaginait les strates de squelettes en costumes trois pièces, empilés par décennies budgétaires. Une archive géologique de

la corruption.

— Et aujourd'hui ? demanda Thorne. Je suis ici pour liquider vos actifs. Je suis l'émissaire des créanciers. Si je disparaissais, d'autres viendraient. Le coût marginal de mon élimination est trop élevé pour vous.

Clementine sourit. C'était un mouvement de lèvres sec, sans joie.

— Vous faites une erreur d'analyse classique, Elias. Vous pensez être l'auditeur. Vous ne l'êtes pas. Vous êtes l'actif que je vais réévaluer.

Elle s'assit, posant ses mains calleuses sur ses genoux.

— Vous avez provoqué un krach éclair il y a cinq ans. Trois suicides. Des familles ruinées. Vous avez une dette morale immense, et le marché n'aime pas les dettes non résolues. Vous ne cherchez pas la rédemption, vous cherchez un moyen d'équilibrer votre propre bilan.

Thorne ne cilla pas. L'attaque était directe. Elle avait fouillé son passif.

— Ma morale n'est pas au bilan, Clementine.

— Tout est au bilan. Toujours. Si vous m'aidez à "réorganiser" ces 400 millions, si vous trouvez le moyen technique de faire porter le chapeau aux investisseurs de Dubaï en utilisant nos archives du bayou, je vous offre ce que personne d'autre ne peut vous donner.

— Et c'est quoi ? L'immunité ?

— Mieux que ça. La liquidation de votre propre passé. Je peux faire en sorte que les dossiers de votre krach disparaissent dans la même vase que ces banquiers. Vous repartirez d'ici avec un bilan vierge. Zéro dette. Zéro trace.

Elias fit le calcul. D'un côté, la loi, les procédures, une carrière de mercenaire de la

finance qui finirait par l'épuiser. De l'autre, l'entrée dans une aristocratie de l'ombre, une gestion de fortune basée sur la biologie et le silence. Le levier était tentant.

— Pour effacer 400 millions, il me faut un bouc émissaire, dit Thorne d'une voix monocorde. Un nom avec assez de poids pour absorber la perte.

— J'ai déjà préparé le dossier, murmura Clementine. Le PDG de la holding qui nous poursuit. Il a un penchant pour les mineures et les paradis fiscaux non déclarés. Il suffit de lier ses comptes à nos pertes. Une fois qu'il aura "disparu" lors d'une partie de chasse dans le marais, la faillite sera classée.

Elias regarda l'eau. Il voyait son reflet. Il voyait aussi, ou croyait voir, la forme d'une montre de luxe brillant faiblement au fond, accrochée à un poignet qui n'existait plus.

— Le taux de commission ? demanda-t-il.

— 10 % de la dette effacée. En liquide. Plus votre liberté.

— 15 %. Et je veux un accès total au registre noir de 1920. Je veux savoir qui d'autre est enterré ici. C'est mon assurance-vie.

Clementine hocha la tête. Le deal était scellé. Pas de contrat. Pas de poignée de main. Juste deux prédateurs s'accordant sur le partage d'une carcasse.

— Bienvenue au conseil d'administration, Elias. Faites attention où vous marchez en descendant de la barque. Le sol est meuble. Il a tendance à réclamer des acomptes aux imprudents.

Thorne ramassa sa mallette. Il sentait le poids du bayou, non plus comme une menace, mais comme un coffre-fort. Un coffre-fort organique où le sang remplaçait l'encre. Il n'était plus un liquidateur. Il était devenu le conservateur d'un musée des

horreurs comptables.

— Une dernière question, Clementine.

— Je vous écoute.

— Le banquier de 2008... Il portait une Patek Philippe ?

Elle eut un petit rire sec, comme un craquement de bois mort.

— Une Vacheron Constantin. Pourquoi ?

— Pour l'inventaire, répondit Elias en ajustant sa cravate. Je déteste les actifs non répertoriés.

La barque fit demi-tour. Thorne ne regardait plus le paysage. Il calculait déjà les intérêts composés de sa propre trahison. Dans ce marais, la seule chose qui ne brûlait pas, c'était la dette. Et il venait de devenir le seul homme capable de la faire couler.

# Chapitre 7

## L'Escalade des Taux

Quarante-deux degrés à l'ombre des chênes centenaires. L'air de Savannah n'était plus une substance gazeuse, c'était un linceul de plomb liquide qui pesait sur les épaules. Elias Thorne ajusta ses lunettes en titane. Elles glissaient sur l'arête de son nez, lubrifiées par une sueur qu'il considérait comme une défaillance biologique.

Dans le bar climatisé du \*Olde Pink House\*, Jax Vance l'attendait. Vance était le genre d'homme que la finance produit à la chaîne : une mâchoire carrée, un bronzage de yacht et un mépris souverain pour tout ce qui ne se calcule pas en points de base. Il représentait les créanciers de New York, les vautours qui tournaient au-dessus de la carcasse des Beauregard.

— Tu as une sale gueule, Thorne. Le bayou ne te réussit pas.

Vance poussa un verre de bourbon vers Elias. Elias ne le toucha pas. L'alcool altère le jugement. Le jugement est le seul actif qui lui restait en propre.

— Le dossier Beauregard est une fosse septique, répondit Elias. Quatre cents millions de dollars de passif. Et ce n'est que la partie émergée. Sous la ligne de flottaison, il y a un siècle de cadavres comptables.

Vance sourit. C'était le sourire d'un prédateur qui a déjà calculé sa commission.

— C'est précisément pour ça que je suis là. On va simplifier l'équation. Le rapport de liquidation doit sortir demain. Les banques veulent une saisie propre, une vente aux enchères des terres et du manoir avant que les régulateurs ne commencent à poser des

questions sur l'origine des fonds de 1920.

— Le rapport ne sera pas « propre », Vance. Il sera exact. Et l'exactitude, dans ce cas précis, ressemble à un arrêt de mort pour tes clients.

Vance se pencha en avant. L'odeur de son après-rasage coûteux luttait contre l'humidité qui s'infiltrait malgré la climatisation.

— Écoute-moi bien, Elias. On ne cherche pas la vérité. On cherche une sortie de secours. Le marché est nerveux. Si on annonce que l'empire Beauregard repose sur une fraude séculaire et des disparitions suspectes, le secteur sucrier décroche de 15 %. On ne peut pas se permettre une correction de cette ampleur. Pas maintenant.

— Le bilan est asymétrique, dit Elias, sa voix restant monocorde. Il manque des entrées. Des actifs physiques qui n'apparaissent nulle part mais qui ont servi de collatéral pendant des décennies. Si je signe ton rapport simplifié, je valide un mensonge mathématique.

Vance sortit une enveloppe de sa poche intérieure. Pas de cash. Trop vulgaire. Un simple document de transfert pour un compte à Singapour. Un chiffre avec assez de zéros pour que Thorne puisse prendre sa retraite et s'acheter une île où les chiffres ne le hanteraient plus.

— C'est ton bonus de signature, Elias. Tu ajustes les lignes. Tu oublies les « anomalies » du bayou. Tu declares les actifs comme irrécupérables à cause de la dégradation climatique. On rase tout, on vend le terrain à un consortium immobilier, et tout le monde rentre à la maison avec ses bonus.

Elias regarda l'enveloppe. Il analysa le levier. Vance était désespéré. S'il proposait autant, c'est que le risque de contagion était total. La chute des Beauregard n'était pas un incident isolé ; c'était le premier domino d'un système de Ponzi qui irriguait la

moitié de la côte Est.

— Tu me proposes de corrompre l'arbitre, Vance ?

— Je te propose de l'huile pour les rouages. La justice est une notion pour les gens qui n'ont pas de compte de résultat. Ici, on parle de stabilité systémique.

Elias repensa aux registres de Clementine. Aux noms barrés. Aux banquiers disparus dont les montres de luxe reposaient au fond de la vase. Il voyait la symétrie. Chaque dette avait été payée, mais pas avec de la monnaie fiduciaire. Le sang était la seule devise qui ne subissait pas d'inflation dans cette région.

— Non, dit Elias.

Vance se figea. Le sourire disparut, remplacé par une froideur bureaucratique.

— Pardon ?

— Ta proposition est une insulte à la structure de la dette. Si je falsifie ce rapport, je brise la chaîne de causalité. Les Beauregard doivent. Ils doivent depuis 1920. Si j'efface la dette par un tour de passe-passe comptable, je rends leur crime inutile. Et je déteste le gaspillage.

— Tu joues à quoi, Thorne ? Tu n'es pas un saint. On sait tous les deux ce qui s'est passé à Londres. Tu as du sang sur les mains.

— Précisément. J'ai appris que le sang ne s'efface pas avec un virement à Singapour. Il s'équilibre.

Elias se leva. Son costume en lin était impeccable. Il était l'image même de la rigueur dans un monde qui partait en lambeaux.

— Le rapport sera déposé à huit heures demain matin, reprit Elias. Il mentionnera chaque centime manquant. Il mentionnera les actifs toxiques enterrés sous la mousse espagnole. Et il liera tes clients directement à la gestion de ces actifs depuis la crise de 2008.

Vance attrapa le bras d'Elias. Sa poigne était ferme, celle d'un homme habitué à obtenir ce qu'il veut par la force ou le chantage.

— Si tu fais ça, tu ne sors pas vivant de Savannah. Les Beauregard ne sont pas les seuls à vouloir que ce dossier disparaisse. Tu es en train de menacer des gens qui possèdent les banques, les juges et les cimetières.

Elias dégagea son bras avec une lenteur calculée.

— La menace est un passif non provisionné, Vance. Ça n'a aucune valeur tant que ce n'est pas exécuté. Pour l'instant, tu es en perte de vitesse. Ton influence s'évapore avec la chaleur.

Dehors, le ciel avait viré au violet électrique. Un premier coup de tonnerre fit vibrer les vitres du bar. L'orage de Savannah arrivait, violent, soudain, incapable de laver la crasse, seulement capable de transformer la poussière en boue.

— Tu es un homme mort, Elias, cracha Vance. Un homme mort avec une calculatrice.

— Peut-être. Mais je serai un homme mort dont les comptes sont justes.

Elias sortit du bar. La chaleur le frappa comme un mur de briques. L'humidité atteignait son point de saturation. Il marcha vers sa voiture de location, sentant les regards invisibles derrière les persiennes closes des maisons coloniales. Il savait que Vance n'était que le premier cercle de l'enfer. Clementine Beauregard l'attendait

quelque part dans l'ombre, observant la chute de son empire avec la patience d'une araignée.

Il monta dans le véhicule. Le cuir du siège brûlait. Il ouvrit son ordinateur portable. Les chiffres défilaient, verts sur fond noir. Une cascade de dettes, d'intérêts, de pénalités.

Il commença à taper.

\*Section 4.2 : Actifs non conventionnels. Localisation : Coordonnées GPS du marais de Blackwood. Nature : Restes organiques et métaux précieux non répertoriés.\*

Il n'écrivait pas un rapport de liquidation. Il rédigeait un acte d'accusation qui allait raser la moitié de Wall Street. Il analysa le risque de sa propre survie. Probabilité de décès dans les prochaines 24 heures : 84 %. Probabilité de succès de la liquidation : 100 %.

Le ratio lui convenait.

La première goutte de pluie s'écrasa sur le pare-brise, large comme une pièce de un dollar. L'orage éclata enfin, mais il ne rafraîchit rien. Il ne fit qu'ajouter du bruit au silence de mort de la ville. Elias Thorne ferma les yeux un instant, écoutant le rythme de la pluie. C'était le son d'une machine à calculer géante, remettant les compteurs à zéro.

Tout brûle sauf les dettes. Et ce soir, Savannah allait découvrir que le feu peut aussi prendre sous la pluie.

# Chapitre 8

## Le Registre Noir

La cave du manoir Beauregard n'était pas une pièce, c'était une archive géologique de la fraude. L'air y était saturé d'une humidité sucrée, une odeur de mélasse en décomposition qui collait aux poumons comme un prêt à taux usuraire. Elias Thorne ajusta ses lunettes en titane. Le lin de son costume gris, pourtant garanti infroissable, commençait à capituler face aux 98 % d'humidité ambiante.

Il ne cherchait pas de l'or. L'or est une relique barbare, trop lourde à déplacer, trop facile à tracer. Il cherchait la source de la solvabilité miraculeuse des Beauregard. Quatre cents millions de dettes évaporées en un siècle, ce n'est pas de la gestion, c'est de la magie noire comptable.

Il écarta une couche de limon séché avec le bout de sa chaussure de cuir italien. Le sol en terre battue présentait une anomalie géométrique. Un angle droit. La nature déteste les angles droits, mais la finance les adore. Elias s'agenouilla, ignorant la souillure sur son pantalon à huit cents dollars. Il gratta la surface. Du fer. Une plaque de fonte massive, scellée par le temps et la corruption.

Il utilisa un levier en acier qu'il avait récupéré dans la remise. L'effort fit sauter une veine sur sa tempe. Le métal grimaça, un hurlement de rouille contre rouille, avant de céder.

Sous la trappe, pas de trésor. Juste un vide sanitaire de deux pieds de profondeur, tapissé de plomb pour stopper les infiltrations. Et au centre, une boîte en cuir de morue, scellée à la cire noire.

Elias brisa le sceau. À l'intérieur reposait un volume unique. Le Registre Noir.

Il l'ouvrit. Le papier était du vélin de haute qualité, jauni mais intact. La calligraphie était celle d'un clerc de notaire maniaque. Il ne perdit pas de temps avec les fioritures. Il alla directement aux dates clés.

— 24 octobre 1929, murmura-t-il.

\*Créancier : Arthur Sterling, Chase National Bank. Créance : 1,2 million USD.  
Règlement : Extinction définitive par immersion (Blackwood Bayou). Statut : Dette soldée.\*

Elias tourna les pages, ses doigts glissant sur les décennies comme sur un clavier de terminal Bloomberg. Le schéma était d'une régularité métronomique. Chaque fois que le marché se retournait, chaque fois que les Beauregard étaient acculés, le passif était converti en "disparition".

— 19 octobre 1987. Lundi Noir.

\*Créancier : Marcus Goldman, courtier indépendant. Créance : 14 millions USD.  
Règlement : Conversion organique (Fondations de l'aile Est). Statut : Bilan équilibré.\*

Le cynisme de la chose le fit presque sourire. Les Beauregard n'avaient pas de fonds de roulement, ils avaient un cimetière privé. Ils ne remboursaient pas leurs dettes, ils supprimaient les variables de l'équation. C'était la forme la plus pure de déshérence : si le créancier n'existe plus, la créance devient une fiction juridique.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, Thorne ?

La voix de Clémentine Beauregard tomba du haut de l'escalier comme un couperet.

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, une silhouette frêle dévorée par l'ombre, mais ses yeux brillaient d'une lucidité prédatrice.

Elias ne sursauta pas. Il ne ferma pas le livre. Il se contenta de lever les yeux, l'analyse de risque tournant à plein régime dans son cerveau.

— Votre comptabilité est fascinante, Clémentine. Très... post-moderne. Vous avez inventé le crédit par soustraction.

— La terre de Géorgie a toujours été gourmande, répondit-elle en descendant la première marche. Mon grand-père disait que l'argent est une illusion, mais que le sang est une monnaie sonnante et trébuchante.

— Le sang ne produit pas d'intérêts, répliqua Elias. Il stagne. Votre empire est une coquille vide maintenue par des meurtres non prescrits. Wall Street appelle ça un passif toxique. Moi, j'appelle ça une opportunité de liquidation totale.

Clémentine s'arrêta à trois mètres de lui. L'odeur de tubéreuse et de formol devint étouffante.

— Vous parlez comme un homme qui pense avoir un levier. Mais regardez autour de vous, Thorne. Vous êtes dans la structure même du capital. Personne n'est descendu aussi bas depuis mon fils, et il n'est jamais remonté.

— Votre fils était un amateur. Il croyait aux traditions. Moi, je ne crois qu'aux bilans. Et votre bilan dit que vous êtes en défaut de paiement depuis 1920.

Elias se releva, le Registre Noir sous le bras. Il sentait le poids des noms inscrits à l'intérieur. Des centaines de banquiers, d'auditeurs, d'huissiers, tous venus ici pour réclamer leur dû et tous transformés en engrais pour la canne à sucre.

— Ce livre vaut plus que tout votre domaine, continua Elias. C'est la preuve d'un système de Ponzi séculaire basé sur l'homicide. Si je le sors d'ici, les Beauregard cessent d'exister avant le coucher du soleil. Les banques saisiront même vos bijoux

de famille.

— Et si vous ne le sortez pas ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement.

— Alors nous négocions.

— Je n'ai plus d'argent, Thorne. Vous l'avez dit vous-même.

— Je ne veux pas d'argent. Je veux le contrôle. Je veux être le fiduciaire de ce registre. Je veux que chaque nom ici devienne un levier contre les institutions qu'ils représentaient. Imaginez ce que JP Morgan paierait pour que le nom de leur vice-président disparu en 1958 ne soit pas associé à une fosse commune sous un manoir de Géorgie.

Clémentine laissa échapper un rire sec, comme un froissement de vieux parchemin.

— Vous êtes pire que nous. Vous ne voulez pas enterrer les morts, vous voulez les faire chanter.

— C'est ce qu'on appelle la valorisation des actifs immatériels.

Elias fit un pas vers l'escalier. Il analysa la position de la vieille femme. Elle était frêle, mais dans cette maison, chaque ombre était une menace potentielle. Il calcula ses chances de survie. 16 % s'il tentait de sortir par la force. 92 % s'il parvenait à la convaincre qu'il était plus utile vivant que mort.

— Le monde a changé, Clémentine. On ne règle plus les dettes dans les bayous. On les titrise. On les découpe en tranches, on les revend à des fonds de pension, et on s'assure que personne ne puisse jamais remonter à la source. Je peux transformer votre cimetière en un produit financier de premier ordre.

— Et ma part ?

— Vous gardez le manoir. Vous gardez votre nom. Et vous me donnez l'accès exclusif aux archives de 2024. Je sais que vous avez commencé à lister les auditeurs de la Fed qui tournent autour du domaine.

Clémentine le fixa longuement. Le silence dans la cave était si dense qu'on aurait pu

le peser. Puis, elle s'écarta lentement, libérant le passage.

— Vous avez les mains propres, Thorne. C'est dommage. Ça ne durera pas.

— La propreté est un luxe de débutant. En affaires, on ne juge que la liquidité.

Elias monta les marches, le cuir du Registre Noir contre son flanc. Il sentait la chaleur de la cave s'estomper, remplacée par l'air conditionné glacial du hall d'entrée. Il ne se retourna pas. Il savait que Clémentine le regardait, calculant déjà le coût de son élimination future.

Il sortit sur le perron. L'orage grondait toujours, une symphonie de basses fréquences sur la ville de Savannah. Il ouvrit sa valise, y déposa le livre et verrouilla le code.

Il sortit son téléphone. Un message l'attendait. Son contact à Wall Street.

\*« Alors, Elias ? On saisit ou on brûle ? »\*

Elias tapa la réponse, ses doigts ne tremblant pas malgré l'adrénaline qui reflétait.

\*« On réévalue. J'ai trouvé une mine d'actifs non répertoriés. Préparez les contrats de confidentialité. On va transformer cette dette en levier mondial. »\*

Il monta dans sa berline noire. Le moteur ronronna, un bruit de prédateur satisfait. Il jeta un dernier regard au manoir Beauregard à travers le rétroviseur. Les murs moisissés, la mousse espagnole pendue aux chênes comme des linceuls, tout cela n'était plus une ruine. C'était son nouveau coffre-fort.

Tout brûle sauf les dettes. Mais Elias Thorne venait de découvrir que certaines dettes étaient plus précieuses que le diamant, à condition de savoir comment les faire parler.

Il passa la première et s'enfonça dans la pluie, laissant derrière lui le silence des morts

et le début d'un nouveau massacre financier. Le ratio était parfait. La liquidation pouvait commencer.

# Chapitre 9

## Dividende de Sang

L'air dans le bureau de Clementine Beauregard avait le goût du cuivre et de la poussière séculaire. Elias Thorne ajusta ses lunettes en titane. 41 degrés à l'extérieur, mais ici, le froid émanait des murs. Un froid de chambre forte.

— Vous cherchez un trou de quatre cents millions, Elias, commença Clementine. Sa voix était un râle élégant, une soie déchirée par le tabac et le mépris. Mais vous cherchez au mauvais endroit. Vous fouillez des serveurs, des tableurs Excel, des flux de trésorerie fantômes. Vous êtes un enfant qui joue avec une calculatrice dans une cathédrale.

Elias ne cilla pas. Il observa la vieille femme. Elle était assise derrière un bureau en acajou massif, ses doigts chargés d'émeraudes tapotant une reliure en cuir noir, usée jusqu'à la corde.

— Les chiffres ne mentent jamais, Clementine. Ils sont juste mal interprétés. Votre passif est une insulte à la physique. On ne fait pas disparaître une telle somme sans laisser de trace thermique.

— Sauf si la dette est convertie, rétorqua-t-elle.

Elle fit glisser le registre vers lui. Elias ne le toucha pas. Un liquidateur ne touche jamais les preuves avant d'avoir évalué le risque de contamination.

— Convertie en quoi ? En sucre ? En terre ? Le marché se moque de vos hectares de boue. Wall Street veut du cash ou du sang.

Clementine esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

— Précisément. Du sang.

Elle ouvrit le registre. Pas de colonnes de chiffres. Des noms. Des dates. 1929. 1973. 1987. 2008. À chaque grande saignée financière mondiale, une liste de noms. Des banquiers, des créanciers, des auditeurs. Certains noms étaient barrés d'un trait rouge, épais, presque organique.

— La famille Beauregard ne survit pas grâce à la canne à sucre, Elias. Elle survit parce qu'elle gère l'équilibre. Le monde est une machine à accumuler de la dette. C'est une pression constante, une vapeur qui menace de faire exploser la chaudière. Pour que le système tienne, il faut une soupape. Un sacrifice.

Elias pencha la tête, analysant la structure du délire.

— Vous me vendez une mythologie occulte pour masquer une fraude fiscale massive. C'est audacieux. Un peu daté, mais audacieux.

— Ce n'est pas une fraude, c'est un arbitrage, trancha-t-elle. Chaque nom dans ce livre représentait une menace pour notre solvabilité. Ils sont venus ici pour saisir, pour démanteler, pour détruire. Ils ne sont jamais repartis. Le bayou ne rend pas ce qu'on lui confie, et en échange, la dette s'évapore. Le sang est la seule monnaie qui ne subit pas d'inflation.

Elle se leva, une silhouette fragile mais toxique. Elle contourna le bureau, l'odeur de tubéreuse et de formol l'enveloppant comme un linceul.

— Mon fils est faible. Il n'a pas l'estomac pour le Registre. Il voit des cadavres là où je vois des actifs compensatoires. Mais vous, Elias... Vous avez ce vide dans les yeux. Vous avez déjà tué, n'est-ce pas ? Oh, pas avec un couteau. Avec un algorithme. Trois suicides, je crois ? Vous connaissez le prix d'une vie sur un marché baissier.

Elias sentit son horloge interne s'emballer d'un cran. Le tic-tac dans sa poitrine devint un marteau-piqueur.

— C'était du business. Une erreur de calcul.

— C'était un dividende de sang, Elias. Le Registre a besoin d'un gardien. Quelqu'un qui comprend que pour que la fortune des Beauregard perde, pour que ce gouffre de 400 millions disparaisse des bilans de vos amis de New York, le bayou doit être nourri. Devenez le gardien. Signez le registre. Effacez la dette de ma famille, et je vous donnerai le contrôle total sur ce levier. Vous ne serez plus un employé des banques. Vous serez celui qui décide qui doit payer.

Elias regarda le livre. Il vit les noms. Il vit le potentiel de chantage, le pouvoir brut, l'influence géopolitique dissimulée sous la mousse espagnole. C'était le levier ultime. Une machine à effacer les problèmes.

Il se leva, lissant son costume en lin gris. Ses mains étaient impeccables.

— Votre offre est fascinante, Clementine. Vraiment.

Il s'approcha du bureau, ses yeux scannant les dernières entrées du registre. Il y vit des noms qu'il avait croisés dans les loges de la City, des visages vus dans les colonnes du Financial Times. Des disparitions inexplicables. Des "retraites anticipées".

— Mais il y a une faille dans votre modèle économique, continua-t-il d'une voix blanche.

— Laquelle ?

— L'audit. Vous basez votre survie sur l'obscurité. Sur le secret. Sur un équilibre

occulte. Mais moi, je suis un liquidateur. Mon métier n'est pas de maintenir l'équilibre. Mon métier est de réaliser les actifs. De tout mettre à plat. De purger le système.

Il referma le livre d'un coup sec. Le bruit résonna comme un coup de feu dans la pièce étouffante.

— Je refuse.

Clementine se figea. Ses yeux se réduisirent à deux fentes de venin.

— Vous préférez nous détruire ? Vous préférez que ces 400 millions coulent la banque qui vous envoie ? Vous savez ce qui arrive aux porteurs de mauvaises nouvelles, Elias.

— Vous ne comprenez pas, dit-il en se dirigeant vers la porte. Je ne vais pas vous détruire. Je vais vous restructurer. Votre "secret" est un actif non répertorié. Ce registre n'est pas un objet sacré, c'est une base de données de compromissions. Une mine d'or de chantage institutionnel.

Il s'arrêta sur le seuil, sa silhouette filiforme se découpant contre la lumière crue du couloir.

— Je ne serai pas votre gardien, Clementine. Je vais être votre propriétaire. Je vais transformer votre dette en un instrument financier si complexe, si toxique et si puissant que personne n'osera jamais demander un remboursement. Le sang ne m'intéresse pas comme sacrifice. Il m'intéresse comme garantie.

— Le bayou réclamera son dû, Elias Thorne. On ne solde pas un compte vieux d'un siècle avec des contrats de confidentialité.

— Regardez-moi bien, Clementine.

Il retira ses lunettes, révélant un regard d'une froideur absolue, dépourvu de toute humanité, un regard de pur calcul.

— Je suis plus froid que l'eau de votre marais. Et bien plus profond.

Il tourna les talons. Ses pas sur le parquet moisi étaient réguliers, mécaniques. Il descendit l'escalier monumental, ignorant les portraits des ancêtres Beauregard qui semblaient hurler depuis leurs cadres dorés.

Dehors, l'humidité le frappa comme un mur, mais il ne transpira pas. Il sortit son téléphone. Un message attendait. Son contact à Wall Street.

\*« Alors, Elias ? On saisit ou on brûle ? »\*

Elias tapa la réponse, ses doigts ne tremblant pas malgré l'adrénaline qui refluit.

\*« On réévalue. J'ai trouvé une mine d'actifs non répertoriés. Préparez les contrats de confidentialité. On va transformer cette dette en levier mondial. »\*

Il monta dans sa berline noire. Le moteur ronronna, un bruit de prédateur satisfait. Il jeta un dernier regard au manoir Beauregard à travers le rétroviseur. Les murs moisissés, la mousse espagnole pendue aux chênes comme des linceuls, tout cela n'était plus une ruine. C'était son nouveau coffre-fort.

Tout brûle sauf les dettes. Mais Elias Thorne venait de découvrir que certaines dettes étaient plus précieuses que le diamant, à condition de savoir comment les faire parler.

Il passa la première et s'enfonça dans la pluie, laissant derrière lui le silence des morts et le début d'un nouveau massacre financier. Le ratio était parfait. La liquidation

pouvait commencer.

# Chapitre 10

## Défaut de Paiement

Le rouge. Pas celui d'un grand cru de la Napa Valley, mais celui d'un écran Bloomberg en plein arrêt cardiaque. À 9h30, Jax Vance possédait un empire de papier. À 10h15, il ne possédait plus que des dettes et une sueur acide qui transperçait sa chemise à huit cents dollars. Le fonds \*Vance Alpha\* venait de heurter le récif des 400 millions de dollars de trou des Beauregard. Les appels de marge tombaient comme des couperets de guillotine.

Jax Vance ne gérait pas la crise. Il la subissait avec la panique d'un rat acculé.

— On y va, aboya-t-il en grimant dans le Suburban noir qui l'attendait devant ses bureaux de Savannah.

À ses côtés, Miller, un ancien du SWAT reconverti dans la protection d'actifs à haut risque, vérifiait son Glock. Deux autres types, des armoires à glace au regard vide, occupaient la banquette arrière.

— On n'a pas de mandat, Monsieur Vance, nota Miller.

— Le mandat, c'est mon nom sur les titres de créance, cracha Vance. Ces bouseux aristocrates me doivent quatre cents briques. S'ils ne les ont pas en cash, je prendrai les murs, les meubles et leurs foutues dents en or. Roule.

La chaleur sur la route du manoir était une insulte. 41 degrés. L'air était si épais qu'on aurait pu le découper au scalpel. Le genre de climat qui rend les hommes fous ou léthargiques. Vance, lui, était électrique. Il tapotait nerveusement sur sa tablette, regardant les courbes de son fonds s'enfoncer dans les abysses. Chaque seconde lui

coûtait le prix d'une Porsche.

Le Suburban pulvérisa le gravier de l'allée des Beauregard. Les chênes centenaires, chargés de mousse espagnole, semblaient des spectres venus assister à une exécution budgétaire. La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus devant le perron en ruine.

Elias Thorne était là. Immobile. Un spectre gris en costume de lin, adossé à une colonne dont le stuc tombait en lambeaux. Il ne transpirait pas. Il analysait.

Vance bondit du véhicule avant même l'arrêt complet.

— Thorne ! Où est la vieille ? Où est le coffre ?

— Bonjour, Jax, répondit Thorne d'une voix monocorde. Ton ratio de levier vient de passer la barre du critique. Tu n'es plus un investisseur, tu es un touriste du désastre.

— Ferme-la. Je sais ce que je fais. Miller, défonce la porte.

Thorne ne bougea pas d'un millimètre.

— La porte est ouverte, Jax. Mais ce que tu cherches n'est pas liquide. C'est à peine solide.

Vance ignora l'avertissement. Il s'engouffra dans le hall, suivi de ses gorges profondes. L'odeur de la demeure le frappa comme un coup de poing : un mélange de tubéreuse, de poussière et de quelque chose de plus organique, de plus rance.

Clémentine Beauregard était assise au sommet du grand escalier, une silhouette d'ombre sous les pales d'un ventilateur de plafond qui tournait avec un grincement de métronome désaccordé.

— Monsieur Vance, dit-elle, sa voix traînant sur les syllabes comme du velours sur du verre brisé. Vous arrivez pour le service de l'intérêt ?

— Je viens pour le principal, Clémentine. Tout le principal. On sait que vous avez un

coffre-fort de haute sécurité dans les fondations. Ouvrez-le, ou mes gars transforment cette baraque en carrière de gravats.

Clémentine sourit. C'était un mouvement de lèvres qui n'atteignait jamais ses yeux, des billes d'onyx froides.

— Le coffre est au sous-sol, derrière la cave à vin. Mais attention, Monsieur Vance. Les Beauregard ne cachent pas leur fortune. Ils cachent ce qui la remplace.

Vance fit un signe de tête à Miller. Ils descendirent les marches de pierre, Thorne sur leurs talons, observant la scène avec le détachement d'un coroner. Le sous-sol était une étuve. L'humidité ruisselait sur les murs de briques. Au fond, une porte en acier massif, anachronique dans cette bâtisse du XIXe siècle, barrait l'accès à une pièce aveugle.

— Ouvrez-le, ordonna Vance.

Miller sortit une meuleuse thermique. Les étincelles déchirèrent l'obscurité, projetant des ombres monstrueuses sur les murs. Le bruit était assourdissant, une agression métallique dans le silence lourd de la Géorgie. Après dix minutes de lutte acharnée, le verrou céda. La porte pivota sur des gonds rouillés avec un gémissement de supplicé.

Vance se précipita à l'intérieur, sa lampe torche balayant l'espace.

— C'est quoi ce bordel ? hurla-t-il.

Le coffre n'était pas rempli de lingots. Il n'y avait pas de liasses de billets verts, pas de diamants, pas de titres au porteur.

Il n'y avait que des étagères remplies de dossiers en cuir moisi, saturés d'eau, et de la boue. Une boue noire, épaisse, qui recouvrait le sol sur dix centimètres. Une odeur de

marécage et de décomposition remplit la pièce.

— C’est le bilan, Jax, intervint la voix calme de Thorne derrière lui.

— De la boue ? Tu te fous de moi ? Il y a quatre cents millions là-dedans !

— Regarde mieux, dit Thorne en s’avançant.

Il ramassa un dossier, dont la couverture se désintégra entre ses doigts gantés. À l’intérieur, des noms. Des dates. 1929. 1987. 2008. Et à côté de chaque nom, une mention manuscrite : \*Sols cédés. Dette apurée par le fleuve.\*

— Les Beauregard n’ont jamais remboursé leurs créanciers avec de l’argent, expliqua Thorne. Ils les ont intégrés à leurs actifs. Littéralement. Cette boue que tu vois, c’est le sédiment du bayou. C’est là qu’ils envoyaient les banquiers trop curieux. Chaque crise financière a été une opportunité d’agrandir leur domaine en enterrant les dettes sous la vase.

Vance devint livide. La réalisation perça sa panique.

— Tu veux dire que...

— Je veux dire que tes 400 millions n’existent pas. Ils ont été convertis en engrais pour la canne à sucre il y a bien longtemps. Tu as racheté du vide, Jax. Et le vide a faim.

Vance se tourna vers Miller, les yeux injectés de sang.

— On sort d’ici. On brûle tout. On brûle cette vieille sorcière et ce rat de Thorne.

Miller fit un pas en avant, mais il s’arrêta net. Dans l’encadrement de la porte, Clémentine Beauregard ne tenait plus un éventail, mais un vieux fusil de chasse à canon scié. Derrière elle, deux hommes en salopettes de travail, le visage mangé par la barbe et l’ombre, portaient des fusils d’assaut. Des locaux. Des gens qui vivaient

sur les terres des Beauregard depuis des générations. Des gens dont les dettes avaient été "effacées" par la loyauté.

— Le défaut de paiement est une chose sérieuse, Monsieur Vance, dit Clémentine. Chez nous, on ne saisit pas les biens. On saisit les corps.

Le premier coup de feu de Miller rata sa cible, ricochant sur le linteau en acier. La riposte fut immédiate et brutale. Le bruit dans l'espace confiné du coffre fut un cataclysme. Miller s'effondra, la gorge pulvérisée. Les deux autres gardes de Vance n'eurent même pas le temps de dégainer. Ils tombèrent dans la boue noire, leurs corps s'enfonçant déjà dans le limon visqueux.

Jax Vance était à genoux, les mains sur les oreilles, hurlant dans le vide.

Thorne, lui, n'avait pas bougé. Il ajusta ses lunettes. Son regard se posa sur Vance avec une froideur clinique.

— L'analyse coûts-avantages est simple, Jax. Tu es un passif. Un passif encombrant.

— Thorne... aide-moi... je te donnerai ce que tu veux...

— Je ne veux rien, Jax. Je liquide. C'est ma fonction.

Clémentine s'approcha de Vance. Elle posa la main sur son crâne comme une grand-mère bénissant un enfant, mais ses doigts se crispèrent dans ses cheveux.

— Le bayou monte, Monsieur Vance. Il monte toujours quand les comptes sont dans le rouge.

Thorne sortit son téléphone. Il composa un numéro.

— C'est Thorne. Vance Capital est en cessation de paiement. Déclenchez les CDS. Vendez tout à découvert. Le marché va s'effondrer dans dix minutes, soyez les

premiers sur la brèche.

Il raccrocha. Il jeta un dernier regard à Vance, qui bégayait des supplications inaudibles alors que les hommes de Clémentine commençaient à le traîner vers le fond de la pièce, là où la boue semblait plus profonde, plus mouvante.

Thorne remonta l'escalier, sortit du manoir et respira l'air brûlant de la Géorgie. Il monta dans sa berline. Sur son tableau de bord, les chiffres défilaient. Des millions s'évaporaient, des fortunes changeaient de mains à la vitesse de la lumière.

Il passa la première. Le moteur ronronna. Dans son rétroviseur, le manoir Beauregard restait imperturbable, un monument à la gloire de l'insolvabilité éternelle.

Le ratio était rétabli. La dette était payée. Le bilan était clos.

# Chapitre 11

## L'Exhumation

Le ciel de Savannah a la couleur d'un bleu de travail usé juste avant de virer au noir pétrole. L'humidité n'est plus une statistique météo, c'est une taxe sur l'oxygène. À 16h12, la pression atmosphérique chute plus vite que l'action de Vance Capital. Puis, le ciel craque. Ce n'est pas de la pluie, c'est un effondrement hydraulique.

Elias Thorne immobilise la berline à cinquante mètres des grilles du manoir Beauregard. La route n'est plus qu'une extension du bayou. Le moteur ronronne, un bruit de civilisation de plus en plus incongru face au déluge. Sur l'écran du tableau de bord, les notifications de Bloomberg clignotent en rouge sang. Le marché digère la chute de Vance. Les ordres de vente automatique s'enchaînent. Un massacre algorithmique. Thorne observe les courbes piquer du nez avec la satisfaction d'un chirurgien qui voit une tumeur enfin extraite, peu importe si le patient saigne sur la table.

Mais dehors, le sol rejette autre chose que des chiffres.

Thorne sort de la voiture. L'eau lui arrive déjà aux chevilles, chaude, poisseuse, chargée de sémantique organique. Le courant griffe ses chaussures en cuir à deux mille dollars. Il s'en moque. Son regard est fixé sur la lisière du marécage, là où les racines des cyprès chauves ressemblent à des doigts de noyés cherchant une prise.

Le premier objet frappe le pneu avant. Un coffret en bois de rose, déchiqueté par les décennies, dont le vernis a laissé place à une moisissure verdâtre. À l'intérieur, des liasses de papier transformées en une pâte grise, illisible. Des traites. Des reconnaissances de dettes datant de la Prohibition. Le capital flottant de la famille

Beauregard.

— L'insolvabilité a une odeur, Thorne. C'est celle de la vase et du regret.

Clémentine Beauregard est là, sur le perron surélevé du manoir, une silhouette d'ombre sous les colonnes néoclassiques. Elle tient un parapluie de soie noire qui ne sert à rien. Le vent plaque sa robe contre son corps sec, lui donnant l'air d'une divinité de la faillite.

Thorne avance vers elle, luttant contre le courant qui charrie désormais des débris plus inquiétants. À ses pieds, un fragment de cuir usé remonte à la surface. Ce n'est pas une reliure. C'est une chaussure d'homme, pointure 42, encore attachée à un tibia dont la blancheur d'ivoire insulte la noirceur de la boue.

— Votre passif remonte à la surface, Clémentine, lance Thorne. Et il a des dents.

— Ce ne sont pas des morts, Elias. Ce sont des écritures comptables que mon grand-père a jugé bon de sortir du bilan. En 1929, on ne faisait pas de restructuration de dette. On faisait de la place.

Un nouvel éclair déchire le ciel, illuminant le jardin transformé en lac de décharge. Thorne voit alors le véritable visage de l'empire. Des dizaines de formes oblongues flottent entre les troncs. Des caisses d'archives en métal, scellées à la cire, et des restes humains. Le bayou est un coffre-fort dont la serrure vient de lâcher sous la pression de l'orage. Chaque corps est un créancier qui, un jour, a eu l'audace de réclamer son dû à la mauvaise famille.

Thorne ramasse un dossier qui vient de s'échouer contre une racine. Le plastique de la pochette a tenu. À l'intérieur, des relevés de la Bank of Savannah, 1958. Le nom en tête de liste : \*Thorne & Sons Construction\*.

Son sang se glace, plus froid que l'eau de pluie.

— Mon grand-père n'a pas disparu pendant la crise du logement, murmure-t-il, les yeux fixés sur le document.

— Il a été "liquidé", Elias, répond Clémentine d'une voix dépourvue de toute émotion. Votre présence ici n'est pas un hasard du calendrier. C'est une clôture de cycle. Vous êtes venu pour détruire mon empire, mais vous ne faites que solder le compte de votre propre sang.

Thorne analyse la situation. Angle d'attaque : émotionnel. Risque : perte de contrôle. Levier : la vérité historique contre la survie financière. Il range le dossier dans sa veste intérieure. Le papier humide pèse une tonne contre son cœur.

— Vous pensez que ça change le ratio ? demande Thorne, sa voix redevenant un scalpel. Vous pensez que parce que mon grand-père est enterré sous vos azalées, je vais annuler la saisie ?

— Je pense que vous comprenez enfin ce qu'est un actif toxique. Ce n'est pas une créance irrécouvrable. C'est un secret qu'on ne peut pas brûler sans s'asphyxier.

L'eau continue de monter. Elle lèche maintenant les marches du perron. Autour d'eux, le paysage est une vision d'apocalypse bureaucratique. Des crânes flottent à côté de grands livres comptables. C'est un audit à ciel ouvert, une exhumation de la fraude originelle sur laquelle repose toute la fortune du Sud.

Thorne sort son téléphone. L'écran est trempé, mais le tactile répond encore.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande Clémentine, un soupçon d'inquiétude perçant son masque de marbre.

— Je réévalue les garanties. Votre manoir ne vaut plus rien. Le terrain est une scène de crime fédérale. La valeur de la propriété vient de passer en territoire négatif.

— Vous allez nous détruire.

— Non, Clémentine. Je vais vous mettre en conformité avec la réalité.

Il compose un numéro. Le signal est faible, haché par l'orage.

— Ici Thorne. Appelez le bureau du Procureur Général. Dites-leur que j'ai trouvé le registre noir. Pas celui en papier. Celui en os. Envoyez les équipes de récupération. Et prévenez la SEC : les actifs de la holding Beauregard ne sont pas seulement dépréciés, ils sont criminels.

Il raccroche. Le vent hurle, emportant avec lui l'odeur de tubéreuse et de mort. Clémentine le regarde, ses yeux sombres reflétant les éclairs. Elle ne supplie pas. Les gens de sa caste ne supplient jamais ; ils attendent simplement que l'orage passe ou qu'ils soient emportés par lui.

— Vous ne sortirez pas d'ici indemne, Thorne. Vous avez du sang de créancier dans les veines. Le bayou finit toujours par réclamer ses intérêts.

Thorne se détourne. Il marche vers sa voiture, l'eau lui arrivant désormais à la taille. Il évite un fémur qui dérive lentement vers le portail. Il s'en moque. Il a ce qu'il est venu chercher. Pas l'argent, pas la rédemption. Juste la preuve que, dans ce monde, tout finit par être audité.

Il monte dans la berline, démarre le moteur. L'eau s'infiltré par les bas de porte, mais l'électronique tient bon. Il passe la marche arrière, les pneus patinent dans la boue chargée d'histoire avant de trouver une prise sur le gravier submergé.

Dans le rétroviseur, il voit Clémentine Beauregard rester immobile sur son perron, alors que le manoir semble s'enfoncer lentement dans les eaux noires. Les actifs et les passifs se mélangent enfin dans une soupe primordiale de corruption.

Thorne regarde le dossier dans sa veste. Son grand-père était une ligne de dette. Aujourd'hui, Elias vient d'encaisser le paiement, avec soixante ans d'intérêts de retard.

Le bilan est clos. La Géorgie peut bien brûler sous la pluie, les chiffres, eux, sont enfin justes.

# Chapitre 12

## Liquidation Forcée

Jax a la main qui tremble, et c'est le premier signe d'une faillite imminente. Le bidon de kérosène oscille au bout de son bras comme un pendule annonçant l'heure du crash. L'odeur est agressive, chimique, elle sature l'air déjà poisseux de la bibliothèque des Beauregard. À 41°C, l'évaporation est instantanée. On ne respire plus de l'oxygène, on respire un accélération.

— L'assurance ne couvre pas la stupidité, Jax. Pose ce bidon.

Ma voix est un scalpel. Froide. Précise. Elle tranche dans le délire paranoïaque qui lui sert de cerveau. Jax me regarde, les pupilles dilatées par la terreur et les résidus de coke qu'il s'enfile pour oublier que son nom ne vaut plus un centime sur le marché.

— Ils vont tout prendre, Elias. Les banques, les auditeurs, toi... Si je brûle tout, il ne reste plus rien à saisir. Pas de preuves, pas de dettes. Juste des cendres et un chèque de la Lloyd's.

— Faux. Si tu brûles ce manoir, tu transformes un actif immobilier déprécié en une preuve de fraude au premier degré. Tu ne toucheras pas un dollar. Tu toucheras vingt ans de cellule fédérale. C'est un mauvais trade, Jax. Le pire de ta carrière.

Je fais un pas en avant. Mes chaussures en cuir italien crissent sur le parquet d'origine, un chêne massif qui a survécu à la Guerre de Sécession mais qui ne survivra pas à l'imbécilité d'un héritier aux abois. Mon regard est fixé sur le coffre-fort mural, dissimulé derrière un portrait à l'huile d'un ancêtre dont le seul mérite était de savoir fouetter ses esclaves avec plus de rendement que ses voisins. À

l'intérieur se trouve le Registre Noir. Quatre-vingts ans de comptabilité occulte. La liste des créanciers disparus. Le levier ultime.

— Recule ! hurle Jax.

Il craque une allumette. Le son est minuscule, mais dans ce silence de cathédrale en ruine, c'est une explosion. La petite flamme danse, reflétée dans ses yeux injectés de sang. Il est en train de calculer son propre anéantissement.

— Le Registre, Jax. Donne-moi le code du coffre. Je peux encore restructurer le désastre. Je peux faire disparaître les 400 millions de passif si j'ai les noms des prêteurs originels. On peut transformer cette dette en perte sèche pour la concurrence.

— Tu veux le livre pour te racheter une conscience, Thorne ! Je sais qui tu es. Le boucher de Wall Street qui cherche sa rédemption dans nos poubelles. Tu ne l'auras pas.

Il lâche l'allumette.

Le temps se fragmente. L'analyse de risque devient purement physique. La flamme rencontre les vapeurs de kérosène avant même de toucher le tapis. Une onde de choc thermique me frappe au visage. Le feu ne monte pas, il explose. En trois secondes, le rideau de velours cramoisi se transforme en une colonne de magma. Le coût de remplacement de cette pièce vient de passer de "cher" à "irrécupérable".

Jax recule, protégé par son propre bras, hurlant alors que le feu lèche ses chaussures de luxe. Moi, je ne recule pas. Je calcule la trajectoire.

La fumée est noire, grasse, chargée de la poussière des siècles et de la toxicité du plastique moderne. Mes poumons protestent. L'humidité de la Géorgie transforme la pièce en un autoclave géant. On ne brûle pas, on bout.

Je fonce vers le portrait. La toile s'enroule sur elle-même sous l'effet de la chaleur, le visage de l'ancêtre se boursouflant comme s'il subissait enfin le jugement dernier. Je saisis un tisonnier en fer forgé près de la cheminée éteinte. Un levier. Toujours avoir un levier.

— Elias, barre-toi ! C'est fini ! crie Jax à travers le rideau de flammes.

Il s'enfuit vers le hall. Un lâche. Un passif toxique dont je n'ai plus besoin.

Je frappe le coffre-fort. Le métal est brûlant, mais le mécanisme est ancien. Je ne cherche pas à deviner la combinaison. Je cherche la faille structurelle. Le mur de plâtre et de lattes de bois derrière le coffre est dévoré par l'incendie. La structure s'affaiblit. Un coup, deux coups. La sueur me brûle les yeux, mes lunettes glissent. Je les remonte d'un geste sec. L'image du krach éclair de 2010 me traverse l'esprit. Les écrans rouges. Les cris sur le floor. Les trois types qui ont sauté du trentième étage parce que j'avais déplacé quelques milliards de dollars plus vite que leur capacité de compréhension.

Ce livre est mon bilan de clôture. Ma sortie de faillite personnelle.

Le coffre bascule. Il s'arrache du mur dans un craquement de fin du monde, emportant avec lui des morceaux de maçonnerie calcinée. Il s'écrase sur le parquet, défonçant les lattes. La porte s'est entrouverte sous le choc et la dilatation thermique.

Je plonge ma main dans l'ancre d'acier. La douleur est une information : ma peau brûle, mais l'objectif est atteint. Mes doigts se referment sur le cuir froid et moisi du Registre Noir.

Je le tire à moi. Il est lourd. C'est le poids de la corruption accumulée sur trois générations.

L'air est devenu irrespirable. La visibilité est tombée à zéro. Je ne vois plus la sortie, je ne vois que le rouge et l'orange. Je plaque le registre contre mon torse, sous ma veste en lin. Le lin est une fibre naturelle, il ne fond pas sur la peau. Un choix technique judicieux.

Je me jette au sol. L'oxygène est là, à dix centimètres du plancher, mêlé à une odeur de vase et de pourriture venant des fondations inondées. Je rampe. Chaque mouvement est une dépense d'énergie que je dois budgétiser. Ne pas paniquer. La panique est une perte de temps, et le temps est la seule monnaie qui compte en ce moment.

Une poutre s'effondre derrière moi dans un fracas de tonnerre. Le manoir Beauregard est en train de liquider ses actifs de manière radicale.

Je vois la silhouette de la porte d'entrée. La lumière du jour, blanche, aveuglante, plus chaude encore que l'incendie. Je franchis le seuil, roule sur le gravier humide.

L'air extérieur me frappe comme une insulte. 41 degrés. L'humidité est telle que la fumée ne monte pas, elle stagne en un dôme grisâtre au-dessus de la propriété.

Je me relève. Mon costume est ruiné. Ma main gauche est une plaie ouverte. Mais le Registre est là, sous mon bras. Sec. Intact.

Jax est à genoux près de sa Porsche, à cinquante mètres de là. Il vomit. Il regarde l'empire de sa famille s'effondrer dans un spectacle pyrotechnique qui ne lui rapportera rien. Je m'approche de lui, sans presser le pas. Mon rythme cardiaque redescend. L'audit continue.

— Tu as sauvé le livre ? demande-t-il, la voix brisée par la fumée.

Je ne réponds pas. Je regarde le manoir. Les flammes sortent par les fenêtres du premier étage comme des langues de feu réclamant le paiement des intérêts. Clémentine Beauregard n'est nulle part. Elle est sans doute déjà partie s'installer dans les ombres du bayou, là où les dettes ne s'effacent jamais vraiment.

— On fait quoi maintenant, Elias ? On dit quoi aux banques ?

Je sors mon téléphone. L'écran est intact. Je compose le numéro du syndic à New York.

— On ne dit rien, Jax. On constate la dépréciation totale de l'actif immobilier. On enregistre la perte. Et ensuite, on utilise ce que j'ai sous le bras pour racheter les créances à dix cents pour un dollar.

— C'est illégal.

Je le regarde avec un mépris souverain. Le gamin n'a rien compris au business.

— C'est de l'optimisation de désastre.

Je me détourne de l'incendie. La chaleur dans mon dos est déjà un souvenir comptable. Je marche vers ma berline, garée plus loin. L'eau du bayou commence à remonter, léchant les pneus. La Géorgie est un marécage qui essaie de reprendre ce qui lui appartient.

Je monte dans la voiture, pose le Registre sur le siège passager. Je caresse la couverture en cuir. À l'intérieur, il y a assez de noms pour faire tomber trois sénateurs et la moitié du conseil d'administration de la Fed.

Le bilan est loin d'être clos. Il vient de changer de mains.

Je démarre. Le moteur ronronne, une mécanique de précision dans un monde de chaos. Dans le rétroviseur, le manoir Beauregard n'est plus qu'une torche dans la brume. Une ligne de passif supprimée d'un trait de plume de feu.

Je vérifie ma montre. La Bourse de Londres ouvre dans quatre heures. J'ai juste assez de temps pour soigner ma brûlure et préparer l'offre d'achat hostile la plus sanglante de la décennie.

Tout brûle, sauf les dettes. Et les dettes, c'est moi qui les détiens désormais.

# Chapitre 13

## Le Sacrifice Comptable

L'air n'est plus de l'oxygène, c'est une soupe de soufre et de décomposition. 41 degrés. L'humidité de la Géorgie s'accroche à mon costume en lin comme une seconde peau poisseuse. À mes pieds, le bayou ne coule pas ; il fermente.

Jax est en train de disparaître. Il a de la vase jusqu'au plexus. Dans son affolement, il a commis l'erreur de débutant : il a lutté. Chaque mouvement désordonné a agi comme une signature au bas d'un contrat de faillite. La boue noire, épaisse comme du pétrole brut, l'aspire avec une patience mathématique.

— Elias ! Putain, Elias, fais quelque chose !

Sa voix déraile. Le grand Jax, le prédateur des fusions-acquisitions, ressemble à un rat d'égout piégé dans un évier bouché. Ce qui l'entraîne vers le fond, ce n'est pas seulement la physique des fluides. C'est le poids. Il porte pour deux cent mille dollars de métal précieux sur lui. Trois montres de collection à chaque poignet — ses trophées de guerre — et cette chaîne en or massif qui lui bat la poitrine. Un lest d'arrogance.

À trois mètres de lui, Clementine Beauregard est immobile. Elle ne transpire pas. Elle semble faire partie du paysage, une extension de la mousse espagnole qui pend aux cyprès. Elle tient son ombrelle comme une baïonnette.

— Le bilan est déséquilibré, Monsieur Thorne, dit-elle d'une voix aussi sèche qu'un vieux parchemin. Depuis 1920, la famille Beauregard ne survit pas par la gestion, mais par l'élagage. Quand une branche devient trop lourde, on la coupe. Quand un

créancier devient trop gourmand, on l'immerge.

Je consulte ma montre. Le cadran en titane est impeccable. Pas une goutte de boue.

— Jax n'est pas qu'un créancier, Clementine. C'est un levier. S'il disparaît, la Chase et Goldman Sachs vont envoyer des armées d'auditeurs. Vous ne pourrez pas tous les noyer.

— Un auditeur est un homme qui a un prix, réplique-t-elle avec un sourire qui n'atteint pas ses yeux délavés. La boue, elle, est gratuite.

Jax hurle à nouveau. L'eau saumâtre lèche maintenant son menton. Il essaie de lever les bras, mais le poids de ses montres — des actifs désormais toxiques — le tire inexorablement vers le bas. C'est une métaphore parfaite : il meurt de son propre capital.

— Elias ! Je te donnerai les codes du compte offshore à Singapour ! Tout ! Je te donne tout !

Je sors mon carnet. Je ne regarde pas Jax. Je regarde les chiffres.

Sauver Jax : Coût immédiat élevé. Risque de poursuites pour complicité. Gain potentiel : une commission occulte et un allié instable.

Laisser Jax couler : Coût zéro. Amortissement total de la dette Beauregard par disparition du porteur de créance. Gain : le Registre Noir que Clementine me promet en échange de mon silence.

Le calcul est vite fait. Jax est un passif. Et dans mon métier, on ne garde pas les passifs au bilan.

— Le compte à Singapour est déjà gelé, Jax, je lance froidement. J'ai signé l'ordre de saisie conservatoire il y a deux heures, depuis mon téléphone. Tu ne possèdes plus

rien. Tu n'es qu'une ligne de texte en train d'être effacée.

— Espèce de... glou...

L'eau entre dans sa bouche. Il se débat une dernière fois, un spasme de pur instinct, mais la vase est une maîtresse jalouse. Elle ne rend jamais ce qu'on lui confie. Un chapelet de bulles de méthane remonte à la surface. Puis, le silence. Juste le cri d'un héron au loin et le bourdonnement des insectes.

Le bayou vient de solder le compte.

Clementine referme son ombrelle. Le clic métallique résonne comme un couperet.

— Une restructuration efficace, Monsieur Thorne. Vous avez le sens des priorités.

Elle me tend un coffret en bois de cyprès, noirci par le temps. Le Registre. L'ADN financier de la corruption du Sud. À l'intérieur, chaque nom, chaque pot-de-vin, chaque sacrifice consigné depuis un siècle. C'est plus qu'un livre. C'est une arme de destruction massive.

— Les dettes de sang sont les seules qui ne s'éteignent jamais, murmure-t-elle en se rapprochant. Vous faites partie de la lignée, maintenant. Pas par le nom, mais par le crime.

Je prends le coffret. Le bois est froid, malgré la canicule.

— Je ne crois pas à la lignée, Clementine. Je crois à la propriété. Et ce registre m'appartient désormais.

Je tourne les talons. Je ne regarde pas l'endroit où Jax a disparu. Il n'y a plus rien à voir, juste une nappe d'huile irisée à la surface de l'eau noire. Un mauvais

investissement définitivement liquidé.

Je marche vers ma berline, garée sur le chemin de terre. L'eau du bayou commence à remonter, léchant les pneus. La Géorgie est un marécage qui essaie de reprendre ce qui lui appartient.

Je monte dans la voiture, pose le Registre sur le siège passager. Je caresse la couverture en cuir. À l'intérieur, il y a assez de noms pour faire tomber trois sénateurs et la moitié du conseil d'administration de la Fed.

Le bilan est loin d'être clos. Il vient de changer de mains.

Je démarre. Le moteur ronronne, une mécanique de précision dans un monde de chaos. Dans le rétroviseur, le manoir Beauregard n'est plus qu'une torche dans la brume. Une ligne de passif supprimée d'un trait de plume de feu.

Je vérifie ma montre. La Bourse de Londres ouvre dans quatre heures. J'ai juste assez de temps pour soigner ma brûlure et préparer l'offre d'achat hostile la plus sanglante de la décennie.

Tout brûle, sauf les dettes. Et les dettes, c'est moi qui les détiens désormais.

# Chapitre 14

## Tout Brûle

L'air n'est plus de l'oxygène, c'est du plomb liquide. À 41°C, l'humidité de la Géorgie vous colle à la peau comme une seconde chance ratée. Mais ici, au cœur du domaine Beauregard, le thermomètre a cessé de compter. Le manoir ne brûle pas. Il s'exécute.

Le bois de chêne centenaire, gorgé de résine et de secrets, crépite avec une précision mécanique. C'est le bruit d'une déchiqueteuse industrielle traitant des archives compromettantes. Je tiens le Registre Noir contre mon torse, sous mon veston en lin gris. Le cuir est chaud, presque vivant. C'est le seul actif tangible qui reste de cet empire de sucre et de sang. Quatre cents millions de dollars de dettes s'évaporent en fumée noire au-dessus de la canopée. Une opération comptable d'une violence inouïe.

— Vous ne pouvez pas sauver ce qui n'a jamais existé, Thorne !

La voix de Clementine Beauregard perce le fracas des poutres qui cèdent. Elle est debout dans le grand hall, encadrée par des flammes qui lèchent les portraits de ses ancêtres. Elle ne recule pas. Elle n'a jamais appris à reculer. Elle porte ses perles de culture comme une armure de combat. Pour elle, ce brasier n'est pas une tragédie, c'est une restructuration.

— Sortez de là, Clementine ! Je hurle. Le passif est apuré. Vous avez gagné !

Elle esquisse un sourire qui n'a rien d'humain. Un sourire de prédateur qui vient de signer le contrat de sa vie.

— Gagner ? Non, Elias. Je liquide. C'est ce que vous faites, n'est-ce pas ? Vous effacez les traces. Je vous offre simplement le plus grand autodafé de l'histoire de la finance.

Un craquement sourd. Le lustre en cristal de Bohême, deux tonnes de luxe obsolète, s'effondre entre nous dans une pluie d'étincelles. Le sol tremble. Les fondations du manoir, minées par les eaux du bayou et les termites de la corruption, lâchent prise. Clementine ne bouge pas. Elle regarde le plafond s'abaisser vers elle avec la sérénité d'un actionnaire majoritaire lors d'un rachat total.

— Le Registre, Thorne ! crie-t-elle une dernière fois. Regardez-le bien. C'est votre seul levier. Mais n'oubliez pas : dans ce pays, on ne possède jamais la terre. C'est elle qui nous loue nos tombes.

Le toit s'abat. Une déflagration de chaleur me projette en arrière. Je frappe le sol, le souffle coupé. Mes poumons brûlent. L'odeur est insoutenable : un mélange de vernis ancien, de papier sec et de chair. La Reine des Ruines vient de clôturer son bilan. Elle est sortie du marché par la grande porte, emportant avec elle les clés de l'énigme.

Je me relève, les muscles hurlants. Le hall n'est plus qu'un cratère de feu. Je ne perds pas de temps à chercher un signe de vie. L'analyse coût-bénéfice est immédiate : rester signifie la mort, partir signifie le pouvoir. Je pivote et cours vers la sortie.

Dehors, le ciel a craqué. Une pluie torrentielle, typique de la Géorgie, s'abat sur le brasier. Mais ce n'est pas de l'eau, c'est une insulte. Le feu est trop intense, trop nourri par les graisses accumulées de la dynastie. La pluie s'évapore avant même de toucher les tuiles. Le manoir hurle comme une bête qu'on égorge.

Je traverse le perron au moment où la façade s'incline. Je saute dans la boue, roule sur moi-même, protégeant le Registre comme si c'était mon propre enfant. Je m'arrête à cinquante mètres, trempé, couvert de suie, le cœur battant à un rythme de trading

haute fréquence.

Je m'assois contre le tronc d'un cyprès chauve. Je respire enfin. La carcasse du manoir s'affaisse dans un soupir de braises. C'est fini. Les Beauregard sont de l'histoire ancienne. Les banques de Wall Street n'auront que des cendres à saisir. Je suis le seul survivant de cet audit de l'enfer.

Je sors le Registre Noir de sous mon veston. Mes mains tremblent légèrement. C'est le Graal. La liste des sénateurs, des juges, des banquiers qui ont tous, à un moment ou à un autre, puisé dans la caisse noire des Beauregard pour éponger leurs propres pertes. C'est mon levier. Ma rédemption. Ma fortune.

J'ouvre la couverture en cuir.

Une goutte d'eau tombe sur la première page. Puis une autre. La pluie redouble d'intensité. Je tente de protéger le papier avec ma main, mais il est trop tard.

L'encre.

Ce n'est pas de l'encre de Chine. Ce n'est pas une impression moderne. C'est une mixture artisanale, une recette de famille datant du siècle dernier. Et sous l'effet de l'humidité saturée et de la chaleur résiduelle, elle commence à baver.

— Non... je murmure.

Je tourne les pages frénétiquement. Les noms s'effacent sous mes yeux. Les chiffres, les dates, les montants des pots-de-vin se dissolvent dans une mélasse bleuâtre. Les preuves de 1920, les secrets de la crise de 2008, les montages offshore de l'année dernière... tout s'écoule entre mes doigts comme du sable.

Clementine savait.

Elle savait que le Registre ne survivrait pas à l'exhumation. Elle savait que l'air du dehors, l'humidité du bayou, la pluie de Géorgie agiraient comme un solvant sur cette vérité trop lourde à porter. Elle ne m'a pas donné le pouvoir. Elle m'a donné un cadavre de papier.

Je regarde les pages devenir blanches, une à une. Le vide comptable absolu. Une mise à zéro des compteurs.

Je lève les yeux vers le manoir. Il n'en reste qu'une structure squelettique, une cage thoracique calcinée. La pluie tombe maintenant avec une violence biblique, noyant les derniers foyers d'incendie. Le bayou remonte. L'eau boueuse envahit déjà les jardins, recouvrant les secrets enterrés sous la mousse espagnole.

Je ris. Un rire sec, sans joie, qui me déchire la gorge.

Le bilan est clos. Clementine a réussi la seule chose que je pensais impossible : une liquidation sans reste. Elle a brûlé les actifs et la pluie a dissous le passif.

Je me lève, le Registre vide à la main. Il ne pèse plus rien. C'est juste du cuir mouillé. Je le jette dans l'eau noire qui monte à mes pieds. Il flotte un instant, comme une épave, avant d'être aspiré par le courant.

Je marche vers ma berline. Mes chaussures de luxe sont ruinées, mon costume est une loque. Je monte à bord, démarre le moteur. Le tableau de bord s'allume, froid, numérique, précis. Le contraste est brutal.

Je regarde le manoir dans le rétroviseur. Il disparaît dans le rideau de pluie.

Le monde croit que la dette est une question d'argent. C'est une erreur de débutant. La dette est une question de mémoire. Et ce soir, la Géorgie a perdu la sienne.

Je vérifie ma montre. La Bourse de Londres ouvre dans quatre heures. Je n'ai plus de preuves, plus de levier, plus de dossier. Je n'ai que mon cerveau et ma capacité à détruire ce qui ne mérite pas de survivre.

Je passe la première. Les pneus patinent dans la boue avant de trouver l'asphalte.

Tout brûle, sauf les dettes. Mais quand il n'y a plus personne pour s'en souvenir, la dette devient une arme que seul celui qui n'a plus rien peut manier.

Je quitte le domaine Beauregard sans un regard en arrière. L'audit est terminé. La restructuration commence maintenant. Sur un terrain vierge. Sur un cimetière. Sur un mensonge parfait.

# Chapitre 15

## Bilan de Clôture

L'aiguille du compte-tours grimpe. 3000. 4000. Le moteur de la berline allemande ronronne, une fréquence plate, chirurgicale, qui couvre le martèlement de l'orage sur la carrosserie. À l'intérieur, l'air conditionné est réglé sur 18 degrés. Un froid sec. Un froid de morgue. C'est le seul luxe que je m'autorise : l'absence totale d'humidité. Savannah peut bien s'étouffer sous son propre limon, je reste dans ma bulle de polymère et de cuir pressurisé.

Sur le siège passager, mon iPhone vibre. Un numéro de Manhattan. L'indicatif 212. Les vautours ont senti l'odeur du sang, ou plutôt l'absence d'odeur. Dans le monde du capital-risque, le silence est une anomalie qu'on ne tolère pas. Je ne décroche pas. Pas encore. J'ai besoin de savourer la symétrie du désastre.

Je jette un coup d'œil au rétroviseur. Le manoir Beauregard n'est plus qu'une ombre déformée par la pluie torrentielle, une carcasse de bois pourri et de secrets rances. Derrière moi, quatre cents millions de dollars de passif viennent de s'évaporer dans la boue du bayou. Techniquement, je devrais être en panique. Ma licence de liquidateur est en train de se dissoudre en même temps que les preuves comptables. Mon compte en banque affiche un solde qui ferait rire un mendiant. Mes costumes en lin sont bons pour la décharge.

Pourtant, je n'ai jamais été aussi lucide.

Le tableau de bord projette une lueur bleutée sur mes mains. Elles sont stables. Le tremblement qui me poursuivait depuis le krach de Londres a disparu. C'est l'effet du "Zéro". En mathématiques financières, le zéro est une limite. En gestion de crise, c'est

une libération. Quand vous ne possédez plus rien, vous ne pouvez plus être saisi. Vous devenez invisible pour le radar des créanciers. Vous sortez de la chaîne alimentaire.

Le téléphone insiste. Je finis par glisser l'index sur l'écran. Je branche le kit mains libres.

— Thorne.

— Elias ? C'est Miller. On a un problème. Un gros problème.

Miller. Associé principal chez Goldman & Sachs. Un homme qui mesure la valeur humaine à la taille du bonus annuel. Sa voix est un mélange de caféine et d'angoisse pure.

— Le monde est un problème, Miller. Sois plus spécifique.

— On vient de recevoir une notification de la chambre de compensation. Le dossier Beauregard. La ligne de crédit de 400 millions... elle a disparu, Elias.

— Disparu est un mot chargé d'émotion, Miller. Disons qu'elle a été réévaluée.

— Réévaluée à quoi ?

— À sa valeur intrinsèque. Zéro.

Un silence de mort s'installe à l'autre bout du fil. Je peux presque entendre les serveurs de la banque à New York mouliner dans le vide, cherchant désespérément un actif à saisir, un levier à actionner, une gorge à trancher. Mais il n'y a rien.

Clémentine Beauregard a fait ce que les aristocrates font de mieux : elle a brûlé les meubles pour chauffer la pièce, puis elle a brûlé la pièce pour effacer les traces.

— Tu te fous de moi ? hurle Miller. On avait des garanties sur les terres ! Le sucre ! Les infrastructures !

— Le sucre est brûlé, Miller. Les terres sont classées zone inondable non constructible depuis que les vannes du canal ont "accidentellement" cédé ce soir.

Quant aux infrastructures, elles n'ont jamais existé que sur des fichiers Excel que j'ai moi-même formatés il y a une heure.

— Tu es ruiné, Thorne. Tu le sais ça ? On va te traîner devant chaque tribunal de la côte Est. Tu ne liquideras plus jamais une machine à café.

— La menace est un passif que je ne reconnais plus, Miller. Pour me poursuivre, il vous faut un dossier. Pour faire un dossier, il vous faut des preuves de fraude. Et pour avoir des preuves, il vous faut les registres que Clémentine a utilisés pour alimenter sa cheminée. Le bilan est clos. La dette est éteinte par disparition de l'objet social.

Je raccroche. Le silence revient, plus dense.

Je consulte mon écran Bloomberg intégré. La ligne "BEAUREGARD SUGAR CORP" clignote une dernière fois avant de passer en gris. \*Status: Liquidated. Value: 0.00.\*

C'est une œuvre d'art. Une destruction créatrice poussée à son paroxysme. J'ai passé ma vie à essayer d'équilibrer des colonnes, à sauver des restes de fortunes pour des gens qui me méprisaient. Ce soir, j'ai enfin compris que le seul équilibre réel, c'est le néant. On ne répare pas un empire bâti sur des cadavres et des dettes de sang. On l'efface.

Je sors de la zone rurale. Les premières lumières de l'autoroute I-95 apparaissent. Le bitume devient plus régulier. La civilisation me tend les bras, avec ses banques, ses contrats, ses mensonges institutionnalisés.

Je fouille dans la boîte à gants. J'en sors une montre. Une Patek Philippe. C'est la seule chose que j'ai volée dans le manoir. Pas pour sa valeur marchande, mais parce qu'elle appartenait au patriarche qui a lancé cette fraude en 1920. Je baisse la vitre. L'air chaud et humide s'engouffre dans l'habitacle, une gifle de réalité. Je lance la montre par la fenêtre. Elle disparaît dans l'obscurité, un petit projectile d'or et d'acier qui finit sa course dans le fossé.

L'amortissement est total.

Mon horloge interne, celle qui comptait les secondes avant ma propre chute, s'est arrêtée. Je ne ressens plus l'urgence. Je ne ressens plus la perte. Je suis un vecteur pur. Une force de restructuration sans attaches.

Je regarde le GPS. Direction le Nord. Loin du sucre, loin de la mélasse, loin des fantômes de la Géorgie.

Mon compte en banque est vide, mais mon esprit est une page blanche. Et dans ce business, une page blanche est l'actif le plus précieux qu'on puisse posséder. On peut y écrire n'importe quel mensonge, n'importe quelle nouvelle réalité.

Un nouveau message s'affiche sur l'écran du tableau de bord. Une alerte de la Bourse de Londres. Ouverture dans trois heures et quarante-deux minutes. Le cuivre est en baisse. Le pétrole stagne. Le monde continue de parier sur du vent.

Je souris. C'est un mouvement de lèvres que je n'avais pas pratiqué depuis des années. C'est un sourire carnassier, le sourire de celui qui connaît le secret du magicien. Le secret, c'est qu'il n'y a pas de lapin dans le chapeau. Il n'y a même pas de chapeau. Il n'y a que la perception du public et la rapidité de la main.

Je change de file. Je dépasse un camion de transport de fonds. Le ferroutage de la monnaie fiduciaire. Des morceaux de papier qui ne valent que par la foi qu'on leur accorde. Si ces gens savaient à quel point le système est poreux, à quel point une seule vieille femme dans un manoir décrépît peut faire trembler les fondations de Wall Street, ils s'arrêteraient tous sur le bas-côté pour hurler.

Mais ils ne savent pas. Ils veulent croire à la solidité des chiffres.

Moi, j'ai vu le limon. J'ai vu la mousse espagnole étouffer les registres. J'ai vu la dette devenir une entité physique, une créature des marais qui exige des sacrifices.

Le solde est nul.

C'est la fin de l'audit. Le rapport final ne sera jamais rédigé. Il n'y a personne pour le lire, et personne pour le signer. Les Beauregard sont une légende urbaine. Leurs créanciers sont des entrées comptables sans destinataires.

Je monte le son de la radio. Une chaîne d'infos financières. Ils parlent de "volatilité" et de "marchés incertains". Ils n'ont aucune idée de ce qu'est l'incertitude. L'incertitude, c'est quand vous réalisez que le sol sous vos pieds est fait de promesses non tenues depuis un siècle.

Je suis Elias Thorne. Je n'ai plus de nom sur une plaque de bureau. Je n'ai plus de titre de propriété. Je n'ai plus de passé.

Je suis le vide qui reste après l'incendie.

Et le vide est une arme redoutable.

La pluie commence à se calmer. À l'horizon, une lueur blafarde annonce l'aube. Une nouvelle journée de trading. Une nouvelle opportunité de démanteler ce qui tient encore debout par habitude.

Je passe la cinquième. Le moteur rugit, libéré.

Tout brûle, sauf les dettes. Mais ce soir, j'ai appris à brûler les dettes aussi. Il suffit de changer de perspective. Il suffit de décider que le papier n'est que du papier, et que le sang est une monnaie qui ne se dévalue jamais.

Savannah est loin derrière. Le futur est une ligne droite, sombre et infinie.

Bilan de clôture : Actifs : Néant. Passifs : Néant. Résultat : Liberté.

L'audit est terminé.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Tout Brûle Sauf les Dettes"*

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)